L'Apostrophe

Écrire et penser ensemble

Automne 2017 - Cahier n°3

Champ libre
***Aïha* de Tof**

Agir ensemble
« Les fleurs de Grasse »

De la plume au pinceau
Exposition : En marche les miséricordieux

DOSSIER

« Cher logement... »

ÉLODIE PERRIOT / SCCF

Cher, très cher, logement…

La problématique du logement est un sujet essentiel et sensible pour les personnes en situation précaire. Tellement sensible même, qu'unanimement, dans notre atelier d'écriture, à Roubaix, les participants ont choisi de le placer au premier plan, par rapport à d'autres problématiques, dont celle de la « migration », pourtant au cœur de notre expérience de vie !

C'est qu'aborder la question du logement touche à l'intime du vécu de chacun. Nos émotions habitent symboliquement quelque part… et l'évocation des lieux de nos expériences passées… ou encore trop présentes est de nature à faire ressurgir certaines d'entre elles, parfois heureuses mais, pour beaucoup d'entre nous, très souvent douloureuses.

> *Aborder la question du logement touche à l'intime du vécu de chacun. Nos émotions habitent symboliquement quelque part.*

« Un logement, ce n'est pas seulement un toit et quelques murs, c'est le lieu de la sécurité et de l'intimité, c'est un lieu de vie ! », nous disent unanimement les participants à l'aventure de ce troisième numéro de *L'Apostrophe*.

Cher à notre cœur, donc.

Mais cher tout court, aussi : beaucoup d'entre nous y consacrent, charges comprises, une part très importante de leur budget. « Comment on fait quand, certains mois, il faut choisir entre manger et payer le loyer ? », nous dit une des femmes de Villeneuve-Saint-Georges.

Certains d'entre nous sont logés ou hébergés dans des conditions indignes, pour ne pas dire révoltantes, tandis que d'autres sont dépourvus de logement ou chassés de leur lieu de vie.

Et, là non plus, il ne s'agit pas seulement de la privation d'un toit !

La perception est bien sûr différente pour les uns et les autres. Certains, trouvent que, tout simplement, c'est déjà assez satisfaisant d'avoir un toit, de pouvoir s'abriter du froid et des risques auxquels peut être confrontée une personne qui vit dans la rue.

D'autres, en revanche, soutiennent qu'il ne suffit pas d'un quelconque abri ! Il faut nécessairement qu'il soit décent, propre et conforme aux normes. Comme dit Zahra : « Bien isolé, sans moisissures dans tous les coins… » C'est un lieu de repos et de répit face à toutes les contraintes du quotidien, de paix, d'intimité, de tranquillité, de sécurité : un lieu ressource.

« Pouvoir parler du logement est tellement important. »

Il y a également ceux d'entre nous pour qui « déposer une demande de logement social » est un rêve ou même une illusion, du fait qu'ils sont déjà dépourvus du moindre droit d'exister légalement !

Pouvoir en parler est tellement important qu'au sein de l'atelier d'écriture, les personnes présentes se sont souvent mutuellement interrompues pour compléter les propos de celle-ci ou de celui-là, avec tantôt des larmes, tantôt des rires, mêlés à un sentiment de fraternité, de solidarité et de précieux partage en confiance.

Tous ne se connaissaient pas nécessairement, mais nous nous savions compagnons d'humanité, réunis par et dans la précarité qui, elle, nous connaît tous !

Malika Adjou, Roubaix

D'un numéro à l'autre 6
« C'est beau, mais c'est triste ! » 7
Parler et écrire ensemble nous libère 9

Champ libre 10
Aïha 11
Misère 13
Quid ? 15
Une main 17

DOSSIER
Cher logement 18
Se loger : un droit humain fondamental 21
Le bonheur d'avoir enfin un logement 25
Logement : les mots pour le dire 27
Exilés dans l'exil 29
Là où l'or loge 31
Souad et Moncef : un long combat pour un logement 37
Pas de papiers, pas de logement, ou presque 38
Emmanuelle Cosse face à des personnes mal logées 41

De la plume au pinceau 48
« En marche, les miséricordieux » 49
Farah 50
Ritournelle 52
La séparation 54
Écrire 56
Guérisseur 57
Liana 58
Exil 60
« Que ma joie demeure » 61
Amis de l'Horeb 62

Agir ensemble 64
« Les fleurs de Grasse » 65

Lignes de vie 70
« Notre maison semblait tellement vide et notre vie tellement triste… » 71
« J'étais un homme écouté, attendu, sollicité… » 72
« Je n'étais pas une petite fille comme les autres… » 73
« Le destin n'est pas une chaîne mais un envol » 74
« Au fin fond de mes entrailles, est née la lumière » 76
« Heureusement… » 76

Sources et ressources 78
Vingt-quatre ans de rue, est-ce bien raisonnable ? 79

Lu et vu 86
Agir avec les pauvres contre la misère 87
« À l'air libre » : un vent de liberté 89

D'UN NUMÉRO À L'AUTRE

XAVIER SCHWEBEL / SCCF

D'UN NUMÉRO À L'AUTRE

La parole libérée ne reste pas sans effets : elle nous rejoint et résonne en nous, suscitant d'autres paroles, réactivant d'autres expériences, en consonance ou en contrepoint. L'Apostrophe *est lue, relue et commentée. La parole circule, se prend et se donne. En liberté. Cette rubrique a pour objet de s'en faire l'écho.*

« C'est beau, mais c'est triste ! »

PAR LE COMITÉ ÉDITORIAL

Tellement beau que des lecteurs nous ont avoué avoir versé une larme, au détour d'une strophe, émus par le témoignage de tel ou telle, au fil de leur lecture de *L'Apostrophe*.

« C'est beau, ce qui est écrit là, mais que de tristesse, que de torrents de détresse ! Ne pourrait-il pas y avoir davantage de place pour la joie ou la tendresse ? »

Qu'est-ce à dire ?...

Nous serions-nous si complètement habitués aux injustices et aux situations de pauvreté que nous nous étonnerions que d'aucuns éprouvent le besoin de rompre le silence par un cri ? La pauvreté subie est une violence, une blessure de l'être, une humiliation répétée. L'appel à la considération, à la reconnaissance, traverse dès lors bien des écrits.

Qu'est-ce à lire ?...

Il nous semble qu'une autre musique se donne à entendre entre les lignes et fait sens : « Nous n'abandonnerons pas la joie et l'espérance. » C'est fondamentalement le message de Thierry, né d'un partage en confiance, alors que Thierry tentait d'émerger de son océan de souffrance.

C'est aussi celui de Michel, pourtant écrit au plus fort de ses orages. Thierry et Michel nous livrent leur message comme un soleil revenu de très, très loin, déchirant les nuages, pour nous donner le cœur d'inventer de nouveaux voyages.

S'envoler

Je voudrais vivre en liberté,
Partir quand il est temps, sans m'arrêter,
Oublier les volcans passés et poser mes choix,
Sans me tromper, trouver ma voie.

Je voudrais jusqu'à la lune pouvoir m'envoler
Au plus profond de mes rêves, voyager,
Par-delà toutes les mers,
Au bout de mes déserts.
Apprendre des montagnes la connaissance
Élargir le champ de l'intelligence
Tenir du ciel une nouvelle promesse,
Faire le lit d'une rivière de tendresse.

Il vient le temps de jeter au vent toutes mes ruptures,
Faire de ma vie une nouvelle mouture,
Comme un oiseau m'envoler vers l'aventure,
Conjuguer enfin ma vie au futur.

Thierry

• • •

Secret de vie

Enfant, je rêvais de m'envoler
Vers le grand ciel clair en liberté
Tels ces oiseaux blancs qui, par milliers,
Prennent les airs vers leur nouvel été.

En grandissant, j'ai enfin compris
Que toute liberté a un prix :
Vivre vraiment mes « Je peux le faire »
Met à mal mon ambition de plaire.

Je réalise, avec le recul,
Qu'être un oiseau, fût-il minuscule,
Peut donner à regarder la vie
Avec une bien différente envie :

Celle d'oser dire que la vie est faite
Pour briller de mille et une paillettes
Et qu'en prononçant quelques prières,
Peut rayonner la gaieté sur terre.

Michel, Fous d'art solidaires – Créteil

Parler et écrire ensemble nous libère

À l'occasion de la présentation du numéro 2 de *L'Apostrophe*, auquel il avait activement participé, le groupe « L'escale » de Dreux a invité quelques amis, des élus, la presse locale… pour un temps de fête et de partage. Prenant au mot l'éditorial de Khalid et Cyril, trois membres du groupe ont accueilli les personnes présentes en « prenant la parole ». Voici leur discours.

« Merci d'être venus jusqu'à nous.
Nous sommes très heureux et très fiers de vous accueillir.

Il y a quelque temps, entre nous, on s'était dit qu'on aimerait bien garder des traces de ce qu'on vit ici, à "L'escale". On en a parlé et le Secours Catholique national nous a proposé l'aide de Jean-Marc pour nous accompagner en atelier d'écriture.

On n'est pas des écrivains mais on s'est aperçu qu'on a tous quelque chose à dire. On a écrit, dessiné, joué avec des mots, des images, des souvenirs. On rebondissait sur les idées des uns et des autres.

Ça nous a ouverts sur nous-mêmes et sur les autres. On a pu raconter nos vies, écouter les autres, mieux les connaître. On a pu dire des choses simples qu'on n'aurait jamais osé dire ou dont on n'avait pas conscience.

Ça nous a remis en mémoire des événements oubliés, émouvants, douloureux parfois, mais on a pu les partager, parce qu'ici, à "L'escale", on est comme une grande famille. On sait qu'on ne sera pas jugés. On a confiance les uns dans les autres. Il y a des choses qu'on ne peut pas dire à tout le monde mais, là, on a grandi ensemble sur ce projet. Ça nous valorise, ça nous libère de parler et d'écrire ensemble.

Ça fait tellement de bien de parler en toute confiance qu'on a décidé, tous ensemble, de créer un atelier de parole. Comme ça, tout le monde pourra profiter de notre belle expérience.

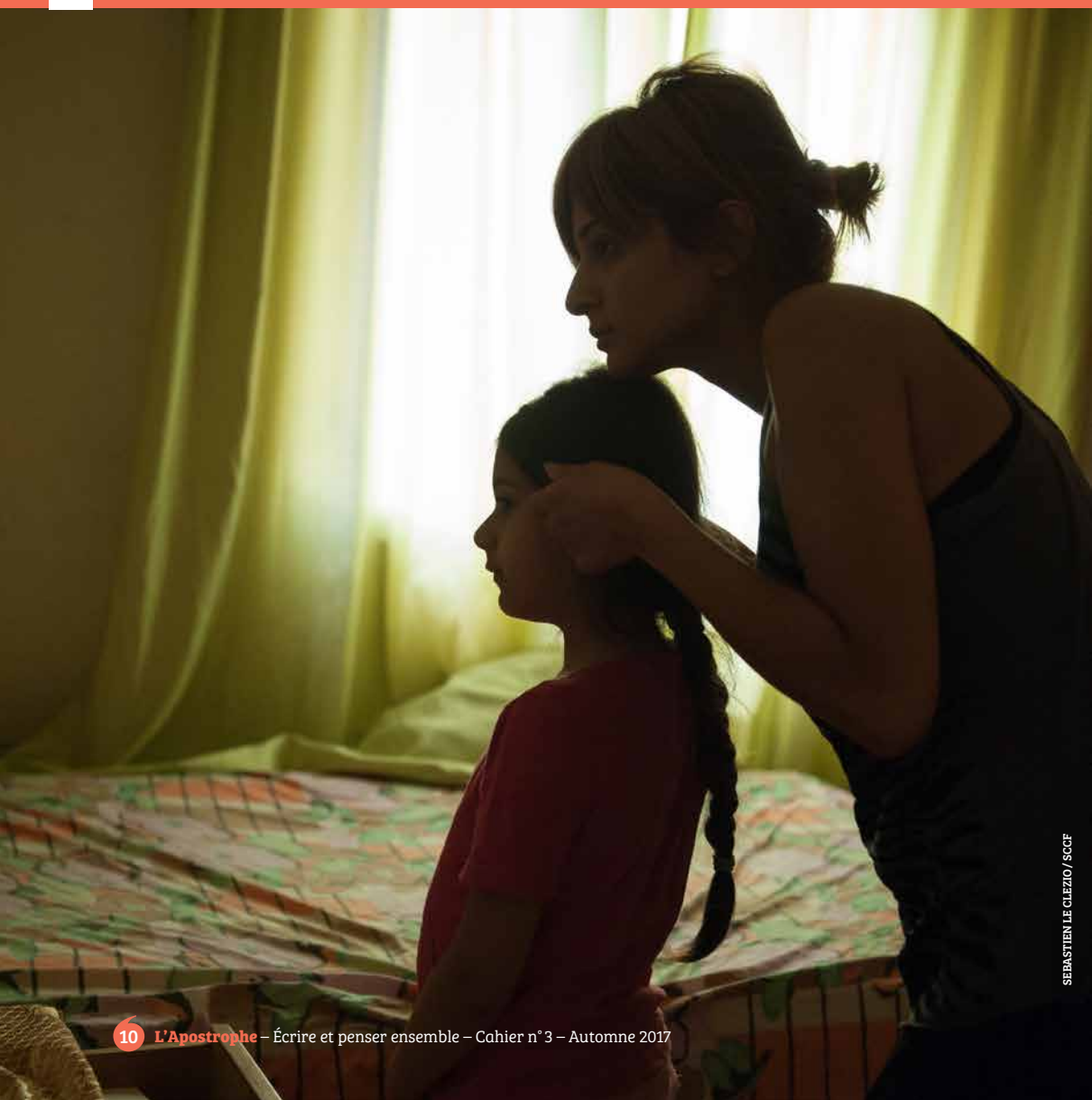
Bonne lecture à tous de ce numéro de *L'Apostrophe*. On y a mis beaucoup de nos vies et énormément de nos cœurs ! »

Rémy, Béatrice, Alexandre, David, Daniel P. (Dany), Daniel M. (Doudou), Christine, Claire, Anne-Marie, Gisèle, Rose-Hélène, Denise et Chantal.

Et l'aventure se poursuit pour les « escaliens » dans les colonnes de ce troisième numéro… Avec la même envie. ■

Champ libre

Une rubrique pour donner à entendre une parole libre, une expérience personnelle – jusqu'à l'intime parfois – de personnes vivant ou ayant vécu des situations de pauvreté et d'exclusion. Ces textes peuvent avoir été écrits d'un seul jet de plume ou avoir fait l'objet d'une plus ou moins importante mise au travail en atelier d'écriture. Dans les deux cas, ils disent quelque chose qui touche à la vérité de l'être profond de leurs auteurs et invitent à un déplacement de regard.



SEBASTIEN LE CLEZIO/ SCCF

À propos de l'auteur

Dans les pages de L'Apostrophe *n° 2, nous avions fait connaissance avec Christophe (Tof) et deux de ses poèmes qu'il a composés derrière les barreaux. Il écrit des textes qu'il met en musique et qu'il chante, accompagné de sa « gratte ». La bien nommée. Ce sont deux de ces chansons que Tof nous partage dans ce numéro… en attendant le jour où nous pourrons l'entendre sur scène.*

Aïha

Du monde d'où je viens à celui dont je rêve
À celui de misère qui a brisé mes rêves
Je veux que tu me croies, toi qui es tout là-haut
Toi qui toujours me vois et moi qui fais le beau.
Pour espérer un jour que t'entendes mes prières
Que tu sois sur le coup avec ce que j'espère :
Juste un sens à ma vie, plus de Petit Poucet
Là où le mot « survie », ouais, pourrait commencer.

Refrain :
Aïha, c'est le nom que je chanterai pour toi
Quand mes prières auront besoin de toi
Quand je n'aurai plus personne avec moi
Pour rêver, je pourrai prier Aïha.

Et tes cierges qui brûlent à l'appui des questions
De ces gens désœuvrés qui n'ont plus d'horizon
Celui de croire en toi qui pourrais les sauver
De ce manque de choix, de croire ou d'espérer.
De ces guerres perdues à celles qui nous attendent,
Du sang, on n'en peut plus ; putain, je veux comprendre
Pourquoi l'homme est comme ça, lui que je n'connais pas
Ami ou ennemi ou comment je le vois.

Refrain :
Aïha, c'est le nom que je chanterai pour toi
Quand mes prières auront besoin de toi
Quand je n'aurai plus personne avec moi
Pour rêver, je pourrai chanter Aïha.

Aux mille parfums qui s'étendent devant moi
Moi qui ne sens plus rien que l'odeur du trépas
Si c'est toi qui m'appelles pour me rendre heureux
J'irai vers mon voyage, destination : les Cieux.
Un jour, il serait temps, oui, que tu m'apparaisses
Pour que je puisse enfin connaître tes faiblesses
Qu'il y ait avec moi tous les simples d'esprit
Qui ont perdu la foi mais te veulent comme ami.

Refrain :
Aïha, c'est le nom que nous chanterons pour toi
Quand nos prières auront besoin de toi
Quand nous n'aurons plus personne avec nous
Pour rêver, pour aller jusqu'au bout, Aïha.

Même si demain rechante aussi faux qu'autrefois
Et que c'est pour cela que j'ai perdu la foi
Je reviendrai vers toi juste quand ça m'arrange
Dans un désir du cœur que personne ne dérange.
Alors dis-moi vraiment si, toi, tu crois en moi
Et si, dans ton royaume, il y a place pour moi
Pour mon bien, mon mal-être ou pour sauver ma tête
Que je puisse au plus vite quitter cette planète.

Refrain :
Aïha, c'est le nom que je chanterai pour toi
Quand mes prières auront besoin de toi
Quand je n'aurai plus personne avec moi
Pour rêver, je pourrai prier Aïha.

Tof

Misère

Je traîne ma misère dans les rues de mon ennui
Dans ma bagnole ou dehors, et bien sûr dans ma vie.
Pour un peu de chaleur quand l'hiver me torture
Pour réchauffer mon cœur, sortir de ma voiture.

Quand je fais la manche ou que je traîne dans des squats
Bien sûr, ma seule amie reste quand même ma « gratte »
Qui accompagne toujours mes pauvres habitudes
Quand isolé, je joue, comblant ma solitude.

Refrain :
Je me dois de bouger, redevenir comme vous,
Un coin pour me laver et manger tous les jours
Si je n'veux pas mourir de froid ou bien d'angoisse,
Là où je vis le pire, j'attends que le temps passe.

J'attends que l'on me dise si je suis un humain
Si ces doigts pointés seront encore là demain
Pour bien me faire comprendre et non pas pour m'aider,
Et mieux me faire attendre pour mieux me résigner.

Et moi, de vous subir en ces longs jours sans fin
Quand je vous vois sourire, vous moquant de ma faim,
De ma barbe qui pousse, de mes mêmes vêtements,
Me donne envie de crier sans prendre de gants.

Refrain :
Je me dois de bouger et ne plus rester fou
Un coin pour me changer, autre chose que la rue
Si je n'veux pas mourir de ce manque d'amour
De cette indifférence qui, ouais, parfois vous tue.

Ce que je fais d'mon temps : je le passe à survivre
Bercé par toutes ces lois qui m'empêchent de vivre
Il est hors de question de finir en prison
Pour des délits mineurs qui n'font d'mal à personne.

Un p'tit séjour là-bas te fait perdre la raison
Et te rend à la rue sans que rien ne résonne
Pas même cette volonté de vivre, cette passion
D'exister et d'aimer, tant il n'y a personne.

Refrain :
Je me dois de bouger, redevenir comme vous,
Un coin pour me laver et manger tous les jours
Si je n'veux pas mourir de froid ou bien d'angoisse,
Là où je vis le pire, j'attends que le temps passe.
Je me dois de bouger et ne plus rester fou
Un coin pour me changer, autre chose que la rue
Si je n'veux pas mourir de ce manque d'amour
De cette indifférence qui, ouais, parfois vous tue.

Tof

À propos de l'auteur

À presque cinquante ans, Henri a exercé tant de métiers différents qu'il ne peut les citer tous (de vendeur d'encyclopédie à barman, en passant par déboucheur de chiottes et aide régisseur). Intéressé par à peu près tout, il veut tout connaître, tout savoir. C'est un passionné. Pour l'instant, il est dans l'écriture, il s'essaye à la poésie. Alors, il prête sa plume au collectif « La parole des sans-voix » et à L'Apostrophe.

Quid ?

Qu'attends-tu de la vie, petit homme indolent ?
Tu as de l'existence eu ton lot de souffrir,
Et mille et une fois l'occasion de bien pire.
Cependant, tu es là, capable d'encore rire :
De poser sur le monde un regard insolent !

Tu es né de la classe que l'on nommera « Quart-monde »,
Celle où « Tout-manque » est roi, où règne la Misère ;
Où le « poing-qui-s'abat » est formation du père,
Et où ne suffit pas toujours l'amour des mères.
Quand, à leur tour, elles ne sont elles-mêmes immondes !

C'est l'état qui te prit sous son aile, son égide.
Te confiant pour un temps à ses éducatrices.
Chacune était maman, certaines prédatrices.
Mais toutes t'ont laissé à l'âme des cicatrices.
Et peu de l'affection ont su combler le vide !

Tu n'avais pas dix ans, que l'on t'envoya paître,
Te rendant au troupeau qui était ta famille
– Ton géniteur était attiré par ses filles –,
Cependant que sa haine vous pourrissait la vie.
Tu vis le mal agir, appris à le connaître !

Joies et pleurs ont bercé ce que fut ton enfance.
Les premières furent courtes à défaut d'être rares,
Les seconds ont noyé nombre de tes espoirs.
Année après année, tes heurs se firent plus noirs :
Et l'enfant a grandi, perdant foi et confiance !

Quand, devenu adulte – quoi que cela veuille dire –,
Tu vis à quel point l'Homme d'horreurs est très friand ;
L'ami, le frère, muté en traître, en monstre hurlant,
Les restes de tes songes perdirent de leur orient :
Peu s'en fallut que tu fisses choix de tout maudire !

Heureusement que, toujours, il y eut des personnes
À la bonté si tendre, la volonté si ferme,
Qu'elles parvinrent en ton cœur à déposer le germe
De l'amour qui, seul, peut réellement mettre un terme
À la folie qui damne même l'âme née bonne !

Mal et bien coexistent en la nature humaine !
Et s'il est en tout homme un démon qui sommeille,
Il y a aussi, de Dieu, l'ange qui le surveille
Qu'un soupçon de tendresse aide à faire merveille ;
À faire qu'une bonté offerte ne soit pas vaine !

Ce don de compassion qui est enfoui au cœur,
Ne demande qu'à naître, et à croître. Toujours
– Même lorsque la douleur assombrit son séjour ! –
Parfois, un seul sourire peut lui donner le jour
Et abolir une vie entière de rancœurs !

Aussi, te reposé-je la question, Petit-Homme :
Qu'attends-tu de la vie ? Quelles sont tes espérances ?
Sais-tu qu'au bout du compte, tu as bien de la chance ?
Le nier serait plus que faire preuve d'outrecuidance.
Car l'à-venir est gros des rêves de tous les mômes !

Henri

À propos de l'auteur

Claude est une « longue peine » : vingt-cinq ans de prison. Libéré depuis quelques années, il a fait le choix d'une nouvelle vie et a trouvé ses marques au Secours Catholique, comme bénévole d'une équipe locale dans les Hauts-de-France. Cette vie militante de solidarité lui convient, lui qui, à 80 ans, est un fervent promoteur de la fraternité et de l'association avec les personnes connaissant ou ayant connu une situation de pauvreté.

Une main

Une main qui se tend pour poursuivre ta route,
Une main qui se tend pour apaiser tes doutes,
Une île ou un phare, une nef, un encens
Un fanal allumé aux ombres de l'encan.

Quand la grêle foudroie, le pardon reconstruit
Et le ciel en ses Lois dissipe le mépris.
Si le heurt magistère multiplie les sanctions,
Une main moins austère se souvient de ton nom.

C'est peut-être sous l'Étoile, au périple des mages
Que s'esquisse le voile du possible message
Tu te crois rejeté, sans chemin à venir
Une main est passée. À toi de la saisir.

Une main de présence, une invite sans jugement
Une main de présence qui abrite des vents,
Tel un heaume, une clé partagée,
À l'égal d'un baume, un chemin protégé.

Mais la main qui propose n'est pas plus qu'une main,
Si la haine en dispose, elle est sans lendemain.
Que m'importent les prétoires, les trébuches coupables,
Une main refusée est une anse de sable.

Nul besoin d'ajouter d'autres rimes à ce flot,
Rien n'est pire que la vindicte des sots.

Exister, devenir, encore croire
Est un vœu d'avenir, un étai, un devoir.
Si tu plies le genou, c'est ton droit, c'est ton choix,
Si tu demeures debout, libéré tu seras.

Claude

DOSSIER
« Cher logement… »

XAVIER SCHWEBEL /SCCF

En France, quelque 4 millions de personnes sont dépourvues de logement, logées dans des conditions indignes, alors que l'on recense 2,6 millions de logements vacants : qu'est-ce à dire ? Qu'est-ce qui manque ?
Ce numéro de L'Apostrophe *a choisi de donner la parole à des personnes qui ont vécu ou vivent encore aujourd'hui ces situations. Que disent-elles de leur rapport au logement ? Quels vécus, quels constats, quelles attentes ?*

Nous croyions, en comité éditorial, lorsque nous avons retenu ce thème proposé par des membres de groupes accompagnés par le Secours Catholique, que ce sujet serait relativement simple à aborder. La réalité fut plus complexe tant, comme le dit Malika dans son éditorial, « nos émotions habitent quelque part ». Jusqu'à se demander si c'est nous qui habitons notre logement ou si c'est la question du logement qui nous habite.
Les deux, sans doute. C'est, en tout cas, un des indicateurs les plus révélateurs des inégalités sociales.

Karim, membre du groupe des « Fous d'art solidaires » de Créteil, nous a fait passer ce petit message, comme une bouteille à la mer, en guise d'entrée en matière…

• • •

Mon cher chez-moi,
Quand aurons-nous le bonheur de nous retrouver,
Pour mettre des couleurs et du confort,
Pour des soirées inoubliables ?

Mon cher chez-moi,
Quand serons-nous deux à nouveau ?

• • •

Au-delà des témoignages personnels, le présent dossier a été construit à partir des réflexions du groupe de L'escale, à ***Dreux,*** *déjà présenté dans* L'Apostrophe *n° 2 : Claire, Chantal, David, Anne-Marie, Jean-Pascal, Gérard, Rémy, Denise, Daniel P. et Daniel M.*

Ces réflexions ont été croisées et enrichies par un groupe de ***Roubaix,*** *réuni autour de Malika pour vivre un atelier d'écriture : Reguia, Asma, Djamila, Zahra, Gérard, Redhouane, Thiziri, Aboubacar, Saïd, Zoheir, Allal, Dany et Malika ;*

Et par celles du groupe des femmes qui se retrouvent chaque semaine au Secours Catholique de ***Villeneuve-Saint-Georges :*** *Marlène, Fadila, Lucia, Véra, Denise, Thérèse, Khedija, Martine, Marta, Fanta, Christine et Hédia.*

Quelques-unes des participantes à ce troisième groupe en ont même fait un poème, au féminin bien sûr :

• • •

Liberté, égalité, fraternité…
Intimité, sécurité, convivialité…

Mieux vaut un trou chez soi qu'un château chez les autres.
Peu importe la taille, pourvu que le logement soit nôtre…
C'est ce que j'ai entendu toute mon enfance…
Sur d'autres rives, au temps de l'insouciance.

Le logement, pour moi, est le lieu où l'on se pose,
Lorsque des fatigues et des galères de la journée on a eu sa dose.
C'est le lieu de la sérénité retrouvée et du bien-être,
Lorsque j'y suis enfin entrée, je me suis senti renaître.

Il y a, paraît-il, un droit au logement pour tous…
Quelles que soient les ressources et la frimousse,
Mais celui-ci nous semble si théorique
Que même si nous ne cherchons rien de féerique,
En attente d'une réponse, nous sommes remplies de frousse.
L'obtenir nous donnerait dans la vie un sacré coup de pouce.

Un logement, c'est le lieu où l'on se sent en sécurité…
Celui où l'on convie ses amies à l'heure de la cérémonie du thé.
La douce chaleur de l'amitié et du partage
Redonne à chacune du courage.

Loin des critiques négatives que, si souvent, nous entendîmes,
Le logement ouvre un chemin vers notre propre estime.
Chacune, dans son décor et ses choix ultimes,
Y trouve enfin l'espace si essentiel à l'intime !

Fanta, Fadila, Hédia, Denise et Martine
Groupe de femmes de Villeneuve-Saint-Georges

Se loger : un droit humain fondamental

Se loger, qu'est-ce à dire ? « Avoir un toit », l'expression consacrée, a bien du mal à exprimer les tenants et les aboutissants de ce qui constitue aujourd'hui un enjeu pour de plus en plus de personnes. Car se loger, comme le disent les auteurs de cet article, ne se résume pas à avoir un toit sur la tête, mais aussi et surtout un espace suffisant pour vivre en famille et accueillir, avoir des voisins, s'intégrer dans un quartier… en un mot, « s'épanouir ». Et cela n'est jamais donné. C'est encore et toujours un combat. Un droit à acquérir.

Le logement, c'est le lieu de l'intime, le lieu où l'on se pose, chaleureux, où l'on trouve du réconfort. C'est l'endroit où on se déconnecte du travail, des soucis. Le logement, c'est la sécurité ! C'est avoir un « chez-soi » mais, en même temps, sans se replier sur soi : c'est la possibilité de sortir le soir, de pouvoir rencontrer les autres et d'avoir un lieu pour les accueillir !

Le logement, c'est d'abord un abri, c'est la possibilité d'être au chaud, en sécurité. Cela permet d'être protégé, du temps et des autres. C'est un havre de paix, un endroit où reposer la tête, prendre soin de soi et de ceux qu'on aime. Le logement fait partie des besoins essentiels : chacun a besoin d'être protégé et de pouvoir se mettre au chaud. C'est aussi le lieu où l'on vit comme on veut, celui où l'on aime, où on peut se reposer, prendre soin de soi, où l'on reçoit sa famille ou des amis, avec un décor choisi par soi-même, où l'on a ses affaires personnelles, où s'affichent nos photos préférées.

Un logement, ce n'est pas seulement un toit et quelques murs, c'est le lieu de la sécurité et de l'intimité, c'est un lieu de vie !

« Je me rappellerai toute ma vie le jour où j'ai été expulsé de mon chez-moi. À six heures du matin. C'était peu après le décès de ma femme, justement dans ce même appartement. Je n'avais plus de travail, je ne pouvais plus payer mon loyer, je me suis retrouvé dehors avec quelques affaires et ma petite chienne. Violent, et au pire moment de ma vie. »

« Avant, j'étais dans une chambre d'hôtel. C'était comme une prison, six mètres carrés, la fatigue, le stress, l'angoisse des enfants. Quand j'ai eu mon logement, j'ai respiré, c'était le bonheur. C'est comme si je venais de renaître ! J'ai pleuré de joie. Avant, je ne sortais pas ; maintenant, je sors plus… »

« Ma joie, ça a été d'avoir un balcon, des plantes à arroser. Ma porte est toujours ouverte pour accueillir, mais aussi comme une invitation à aller vers les autres, prendre son envol. »

La base des liens sociaux

Le logement, c'est à la fois le bien-être, la chaleur *et* l'ouverture ! C'est la base des liens sociaux. Ça ne se fait pas tout seul, il faut aller vers les autres, se parler, faire vivre un esprit de quartier, se donner un coup de main, il y a des quartiers où c'est plus facile que dans d'autres. Les enfants aussi, ça aide à créer des liens avec d'autres familles. Les

grilles de l'école par exemple, c'est un lieu super pour se rencontrer. La fête des voisins, par exemple, c'est important. Il ne faut plus qu'on s'aperçoive de la disparition d'un voisin six mois après son décès. C'est la situation extrême que peut amener la vie actuelle.

Le logement, c'est aussi une adresse, la possibilité de faire valoir ses droits. C'est une référence d'existence ! Si on n'a pas de logement, c'est comme si on n'existait pas. On n'a pas de dignité humaine. C'est aussi un point important pour l'élaboration d'un dossier en Préfecture.

« Le plus important, pour moi, c'est d'avoir de bons voisins, un cadre de vie agréable, calme. Une exposition ensoleillée, des commerces de proximité, c'est important, aussi. »

• • •

Un logement, c'est une surface
de tranquillité pour l'enfant,
Un logement, c'est un espace d'intimité
pour la femme,
Un logement, c'est un lieu de sécurité
qui permet de garder le sourire,
Un logement, c'est comme une plage
où je me sens bien,
Bercée par la mer et les vagues,
surtout dans la lumière de l'hiver,
Lorsque je m'y retrouve, seule,
en toute tranquillité.
Reguia

• • •

Avoir un logement : un combat

Certains achètent leur logement et s'endettent pour un grand nombre d'années et ils se saignent pour pouvoir rembourser les banques, quand ils le peuvent. Parce qu'on ne te fait pas de cadeaux. En même temps, on n'est pas obligé de devenir propriétaire et de s'endetter. On peut vivre raisonnablement. Qu'est-ce que ça apporte, au fond, d'être propriétaire ?

Nous, on n'y pense même pas : acheter une maison, c'est carrément inaccessible. On n'a pas la sécurité qui nous permettrait d'emprunter. On a arrêté de rêver à la petite maison dans la prairie. Ceux qui ont le moins de moyens louent leur logement, aux HLM, quand il y a de la place. Ce sont des cages à lapins, mais c'est mieux que rien.

Sinon, ils trouvent chez des propriétaires privés, et ce ne sont pas toujours des logements terribles : problèmes d'isolation, d'humidité, de saleté, de moisissures, de champignons, présence de plomb, problèmes de chauffage, qui engendrent des problèmes de santé, comme l'asthme. Si on perd la santé, à quoi bon chercher autre chose !

Avoir un logement social : encore un combat

Les dossiers de demande de logement social sont compliqués à remplir et il faut un temps fou pour qu'ils aboutissent, quand ils aboutissent. Il y a plein de papiers et de renseignements à fournir, c'est compliqué et puis, il y a des dossiers qui s'égarent ; il faut renouveler la demande tous les ans, sinon tu es oublié, il faut tout recommencer à zéro.

« J'ai attendu pendant quatre ans. C'est trop long. Je passais toutes les semaines pour savoir où en était ma demande, pour faire voir que c'était vraiment important et urgent pour moi. J'étais dans un studio minuscule avec mon mari et mes enfants. »

« C'est très dur d'avoir un appartement. Le mien est trop grand et je ne trouve pas de plus petit depuis cinq ans. Pour d'autres, c'est le contraire ; mais, pour tous, il faut souvent attendre des années. »

« Je connais une dame qui est allée voir les HLM qui ont refusé sa demande parce qu'elle gagne trop de sous… Du coup, elle est allée voir une agence, mais là, elle n'en gagnait pas assez. Cherchez l'erreur. »

C'est long et opaque. On ne sait pas très bien quels sont les critères d'attribution, il y a des passe-droits, des critères de sélection et des priorités qu'on ne comprend pas. Pour nous, il n'y a rien de plus mystérieux que la composition du sommet des piles de dossiers.

On ne comprend pas toujours la logique : il manque des appartements pour les familles mais, chez nous, l'office HLM a pris les plus grands appartements pour en faire ses bureaux.

« Moi, je rêve de pouvoir faire une demande de logement social et de remplir un dossier : ça voudrait dire que j'en ai le droit ! Il faut des papiers d'identité ou un titre de séjour sinon… Pas de papiers, pas de dossier et pas de logement ou dans des conditions indignes, du côté des marchands de sommeil. »

Un logement pour habiter la société

« Moi, je rêve d'une très grande maison avec plusieurs pièces pour recevoir les sans-domicile, leur permettre d'avoir un toit. L'endroit, je m'en fiche, mais c'est un rêve que j'ai depuis très longtemps. »

« Le plus important, pour moi, c'est d'avoir de bons voisins, un cadre de vie agréable, calme. Une exposition ensoleillée, des commerces de proximité, c'est important, aussi. »

« Je vis dans un quartier qui a mauvaise réputation. Plein de gens squattent devant l'immeuble, ça me dérange dans ma vie intime. »

« Nous, on marche sur des œufs : j'habite dans un quartier et un immeuble très sonore ; si on marche trop fort, si les enfants font trop de bruit, le voisin du dessous rouspète… »

> *« La façon dont on est logé est révélatrice des inégalités entre les gens, de la plus ou moins grande réussite sociale. »*

« Il ne suffit pas non plus d'avoir de bons voisins, c'est important d'habiter dans un bon quartier. Sinon, il y a de la discrimination : quand tu dis que tu habites dans tel quartier, tu es regardé de travers, étiqueté (défavorablement, bien sûr) et, pour trouver un boulot, c'est plus compliqué. Si tu t'appelles Mohamed, c'est bien plus difficile que si tu t'appelles Thierry. Le quartier d'où vous provenez définit qui vous êtes aux yeux des autres. »

« Encore, certains ont-ils la chance d'en avoir une [provenance]. Pendant longtemps, chez moi, c'était ma voiture. Pas terrible pour la salle de bains. »

Fenêtre sur inégalités

La façon dont on est logé est effectivement révélatrice des inégalités entre les gens, de la plus ou moins grande réussite sociale. Les salaires très différents, ça crée de l'inégalité mais, au moins, c'est pour un travail réel (normalement…) ; c'est encore pire quand on regarde les maisons que possèdent des gens.

Comment ça se fait que des personnes puissent posséder des immeubles entiers et en profitent pour se faire du fric sur le dos des pauvres gens, étudiants, étrangers, précaires, surtout dans les villes importantes ?

Certaines personnes se sont contentées d'hériter de plusieurs propriétés : ça contribue à renforcer les inégalités et à les reproduire d'une génération à l'autre. Sans compter qu'il y a un paquet de logements qui restent vides et ça, c'est incompréhensible, voire scandaleux.

Les politiques parlent beaucoup de mixité sociale mais, en vrai, ça ne marche pas. Les riches *choisissent* d'habiter ensemble, dans les mêmes quartiers, les « beaux quartiers » comme on dit ; les pauvres, on leur *impose* de vivre ensemble et, en plus, dans des conditions beaucoup moins agréables. Les oiseaux de même espèce volent ensemble. Si on veut permettre aux gens de s'intégrer dans la société française, c'est un mauvais choix.

Ceux qui ont les moyens s'installent plutôt dans les centres-villes, les autres font la route, ça fait des frais et de la fatigue en plus. Pour les plus âgés, c'est un problème : ne pas avoir les magasins, le médecin, les services à proximité.

Spontanément, les gens ne veulent pas se mélanger. Même nous, quand on est dans un quartier pas terrible, on cherche à partir ailleurs dès qu'on le peut. Du coup, ceux qui restent, ce sont ceux qui n'ont pas le choix. Ça ne donne pas envie de s'impliquer dans ces quartiers qui se dégradent.

« Autrefois, dans mon quartier, presque tous les gens travaillaient. Aujourd'hui, c'est fini et ça contribue à la dégradation. »

« C'est logique que ce soit comme ça, cela correspond au niveau de vie.
– Oui, mais tout ce qui est logique n'est pas forcément normal ! »

Au fait, ils habitent dans quels quartiers, les politiques ? Il y a pas mal de politiques qui ne connaissent rien à la vie des quartiers, en positif ou en négatif, qui sont plein de préjugés, qui n'ont même jamais pris les transports en commun.

Une CMU pour le logement

Le logement, pour nous, c'est la partie la plus importante de notre budget. « Le loyer, les charges, l'assurance, l'électricité, l'eau… c'est plus de la moitié de mes ressources. Ce n'est pas grave si les ressources sont de 3 000 € ou 4 000 €, mais quand elles sont de 400 € ou même 800 €, c'est plus compliqué. »

> **« Il devrait y avoir une sécurité sociale, quelque chose comme la CMU pour le logement, comme ça existe pour se soigner : ce n'est pas moins important. C'est une question de dignité humaine ! »**

« Comment fait-on quand, certains mois, il faut choisir entre manger et payer le loyer ? Il y a des colis, mais ce n'est quand même pas terrible comme solution. Quand on est une mère, on se sent coupable vis-à-vis de ses enfants de ne pas pouvoir leur offrir des conditions de vie correctes. »

Même les logements sociaux ont des loyers trop élevés pour nous. L'encadrement des loyers, c'est une bonne idée, mais ça devrait être partout, pour tous et beaucoup moins haut. On dit souvent : pas de travail, pas de logement, mais, de plus en plus, même quand on travaille, on ne peut pas forcément avoir de logement.

Il devrait y avoir une sécurité sociale, quelque chose comme la CMU, pour le logement, comme ça existe pour se soigner : ce n'est pas moins important. C'est une question de dignité humaine ! ■

Le bonheur d'avoir enfin un logement

« Quand j'ai reçu une lettre de l'OPH [Office public de l'habitat] pour me dire "OK" pour l'appartement, je n'y croyais pas ! Mes fils étaient tellement contents d'avoir une chambre à eux qu'ils ne venaient même plus regarder la télévision ! »

« Je me souviens du jour où nous avons eu les clefs de notre appartement, cela a mis un soleil brillant pour toute la famille. On a fêté les trois ans de ma fille assis par terre, car nous n'avions pas encore de meubles. Nous avons partagé des jus de fruits avec des biscuits. On était heureux ! »

« Nous sommes restés à l'hôtel pendant cinq ans, dans six mètres carrés, avec nos deux enfants. On ne pouvait pas bouger, les enfants ne pouvaient pas faire leurs devoirs, prendre une douche ni dormir normalement comme tous les enfants. Après cette galère, Dieu m'a ouvert les portes d'une maison F2 à Villeneuve-Saint-Georges. J'ai vu le bonheur pour tout le monde et j'en ai pleuré de joie ! Après, j'ai trouvé un travail qui m'a permis de faire d'autres démarches pour obtenir un plus grand logement. »

« Quand je suis venue en France, j'ai d'abord été hébergée chez le frère de ma belle-sœur qui habite un pavillon. Il nous louait une chambre au noir, dans sa cave. On a dormi par terre avec mon mari, sur un matelas une place. Mes deux filles dormaient dans le parc de jeu du fils du propriétaire. C'était très difficile pour moi.
En Tunisie, quand j'étais petite, on habitait avec mes parents dans une grande maison de deux étages, des jardins, cela m'a fait mal au cœur de partir mais on a fait le choix pour nos enfants. Quand on a réussi à avoir un appartement de deux pièces avec coin cuisine dans la première et coin douche dans la seconde, mais c'était un château pour nous ! »

...

« Je me souviens des fous rires que j'ai eus avec Martine pour monter les meubles. C'était un samedi d'été, nous sommes parties à Ikea chercher les meubles. La voiture était pleine à craquer et, en plus, j'ai acheté plein de plantes. Nous sommes arrivées à la maison. J'étais impatiente de monter tous les meubles. On a téléphoné à une amie et nous voilà parties pour deux jours et même la nuit pour tout faire. Une aventure ! Aujourd'hui, je suis heureuse et bien dans ma maison. »

« J'avais à peine 17 ans, je n'étais en réalité qu'un enfant lorsque mes parents m'ont mis à la porte. Sans y être préparé, je me suis retrouvé sans abri. J'étais très en colère et il m'a vite fallu retrouver la paix intérieure pour partir en quête d'un logement.

À ce stade, peu importe la surface ! Pour retrouver le sourire, même le plus petit endroit, sous un toit, suffit. Bien évidemment, un mineur a des droits mais, sans aucun papier sur soi, comment les faire valoir ?

C'est ainsi qu'il m'a fallu trouver mon premier appartement. C'est une femme, assistante sociale, qui fut la première personne à me redonner ma dignité. Sous sa protection, j'ai pu rencontrer un bailleur qui me permit de vivre, de nouveau, en sécurité.

“La fenêtre, elle, donnait sur un boulevard : on ne voyait pas un coin de nature. On entendait beaucoup de bruits à cause des pavés, sur le trottoir, mais tout cela m'était égal : j'avais trouvé mon paradis !”

Finalement, j'ai très peu dormi à la belle étoile et l'aide qui m'a été apportée m'a amené une tranquillité d'esprit qui, aujourd'hui encore, me donne beaucoup de bien-être. Je me souviens de ce lundi. Il y avait du soleil lorsque je suis entré dans “mes” murs. Cet appartement était empli de lumière ! Une chambre, une salle de bains, une pièce pas grande mais bien suffisante pour retrouver mon intimité.

Une petite trace d'eau, dans un coin près du plafond, montrait que l'isolation n'était pas parfaite. La salle de bains était tellement petite que le WC et la douche se touchaient. On aurait pu tout faire en même temps. On n'arrête pas le progrès !

La fenêtre, elle, donnait sur un boulevard : on ne voyait pas un coin de nature. On entendait beaucoup de bruits à cause des pavés, sur le trottoir, mais tout cela m'était égal : j'avais trouvé mon paradis !

Suffisamment de salubrité pour vivre agréablement, et même ce trottoir me semblait fabuleux : après tout, sous les pavés, la plage ! Ce tout petit espace d'intimité m'a permis de trouver la stabilité dont j'avais besoin pour commencer ma vie. »

Dany

Logement : les mots pour le dire

Fortement marqués par leur expérience de location à des propriétaires privés, parfois compatriotes, qui leur louent des logements indignes – chers, mal isolés, insalubres – sans recours possible, les participants à l'atelier d'écriture de Roubaix ont choisi quelques mots importants pour eux, pour parler du logement. Mosaïque.

« C'est chaud comme le soleil qui brille »

Le logement, c'est, de façon banale, d'abord une surface privée. Cette surface n'est pas égale pour tous, contrairement à la nature qui, elle, appartient à tout le monde. C'est l'intimité qui procure un sentiment de paix. On se sent en sécurité quand on vit la stabilité dans un logement. Lorsqu'on rentre chez soi, après une longue journée passée dehors, un sentiment de bien-être nous envahit, quelles que soient les difficultés vécues : c'est un refuge.

C'est chaud comme le soleil qui brille sur une plage surpeuplée d'enfants construisant des châteaux de sable. Être contraint d'habiter chez quelqu'un touche en quelque sorte à la dignité de l'individu. Le droit d'avoir un abri personnel est comme le droit au sourire…

Malika

« Vivre dignement à la surface de cette planète »

Le logement, c'est le lieu où je me sens en sécurité, où je peux vivre tranquille, retrouver le sourire. Ça devrait être un vrai droit (en vrai, pas que dans les textes de loi) pour tout homme et toute femme, mais c'est très compliqué quand on n'a pas de papiers. Pour moi, c'est important de pouvoir habiter dans un « bon » quartier, de vivre en paix avec tout le monde, sans difficultés, sous le soleil comme sous les étoiles, pour vivre dignement à la surface de cette planète.

Saïd

« Voir enfin la lumière de la tranquillité »

Pour goûter au bonheur, il faut rassembler plusieurs conditions et facteurs qui le permettent. Et le plus important de ces facteurs, c'est le logement. Avoir un logement à soi, ce n'est peut-être pas la priorité quand on est célibataire, étudiant ou enfant pris en charge par sa famille. Par contre, quand on commence à penser au mariage, ça devient de plus en plus important et sérieux de trouver un abri où se cacher, protéger sa famille : c'est notre devoir que de protéger nos enfants : pouvoir leur offrir la paix, la sécurité qui ouvre un avenir. C'est aussi ça qui fait que beaucoup de gens ont dû se résoudre à quitter leur pays.

Le logement est un droit important auquel n'ont pas accès toutes les franges de la population. Or, on ne peut pas vivre dans la nature, comme les autres espèces, pour ne pas dire comme des animaux, eux-mêmes parfois mieux pris en charge au sujet du logement par leur maître ou des centres spécialisés que certains humains.

« Le logement est un droit important auquel n'ont pas accès toutes les franges de la population. Or, on ne peut pas vivre dans la nature, comme les autres espèces, pour ne pas dire comme des animaux. »

Une fois qu'on a gagné ce droit, voire réalisé ce rêve pour nous, dans ce moment et dans ce pays, on peut sourire, souffler, sentir et voir enfin la lumière de la tranquillité au bout du tunnel. Sans désespérer : on n'attend pas d'être heureux pour sourire, mais il faut s'efforcer de sourire pour être heureux.

Allal

« Le don de nous rendre le sourire »

On ne peut imaginer notre intimité et notre tranquillité sans abri, comme on ne peut pas voir le progrès et l'équilibre de la nature sans les femmes et les enfants. Notre rêve serait d'avoir un appartement lumineux et ensoleillé, une surface de sécurité et de stabilité, qui possède toutes les commodités (eau, gaz, électricité, Internet…) et le don de nous rendre le sourire.

Thiziri et Redhouane

« Juste un petit coin pour vivre »

Un logement est avant tout un abri pour toute personne. Ça donne de la tranquillité tout comme lorsque nous sommes dans la nature. Un logement, c'est aussi la sécurité qui nous encourage à progresser dans la société.

L'intimité que procure un logement est indispensable au bien-être de la personne, surtout si elle est responsable d'enfants. À condition d'avoir des papiers pour ouvrir ce droit à un petit coin pour vivre dignement, c'est la lumière grâce à laquelle elle peut retrouver le sourire.

Asma

« Le droit à une chambre meublée pour travailler en paix »

Ce qui me rendrait le sourire, ce serait d'avoir le droit à un logement, pouvoir être à l'abri avec mes enfants.

Mes enfants sont comme tous les enfants : ils aimeraient avoir une surface pour dormir, dans une chambre bien isolée et bien chauffée, sans sentir l'humidité, la moisissure, qui provoquent des problèmes de respiration. Eux aussi ont le droit à une chambre meublée pour travailler en paix, ranger leurs papiers dans un petit bureau et faire des progrès. Je voudrais pouvoir regarder un coucher de soleil sur une belle fenêtre vitrée pour reprendre l'espoir de réaliser un jour ce rêve !

Zahra

« Un repos pour penser demain »

Pour moi, un logement, c'est une surface sur laquelle je pourrais vivre tranquillement, me sentir bien en sécurité, à l'intérieur. Un logement me permettrait de me reposer après ma longue journée de travail. C'est ce repos dont j'ai besoin pour penser à demain, à mes projets. C'est un lieu où je me sentirais en paix, avec moi-même et mes enfants, un lieu où j'aurais le droit de m'organiser moi-même, de choisir l'heure de prendre une douche ou d'éteindre la lumière, où je pourrais préparer à manger et ranger mes affaires, mes papiers, sans avoir peur de les perdre.

C'est le lieu où je pourrais vivre en harmonie, donner et recevoir un sourire, vivre mon intimité. Au final, un logement, ce serait comme le soleil, lorsqu'il apparaît pour dégager les nuages, après une grande tempête.

Djamila

Exilés dans l'exil

C'est l'histoire d'une famille qui immigre en France pour les soins médicaux de leur fils Mehdi, dont la maladie nécessite des traitements qui n'existent pas dans leur pays d'origine, en l'occurrence, l'Algérie. En France, la famille s'installe chez des proches. Mais, comme dans la majorité des cas, l'hospitalité ne dure pas longtemps, elle est chronométrée. Les parents cherchent *incognito* à louer « quelque chose » pour avoir leur indépendance. Nadia, la maman, tombe sur un de ces marchands de sommeil qui lui propose un grenier à 400 € par mois, hors charges ! Évidemment, avec quatre enfants, c'est toujours mieux que la rue ou la reconduite aux frontières.

L'habitat, trop petit pour la famille, est infesté de cafards. Il n'y a, de plus, pas de chauffage… Personne ne se sépare de son manteau, de jour comme de nuit. C'est un toit sans murs.

Dans la foulée, Nadia réussit à obtenir un récépissé en attendant que l'Agence régionale de la santé (ARS) statue sur le dossier médical de son fils. Ce récépissé ne l'autorise pas à travailler, mais ça lui donne droit à l'allocation logement. Hélas, la joie ne dure pas longtemps, puisque la Caf (Caisse d'allocations familiales) l'informe que le logement occupé, « le grenier », est déclaré inhabitable par les services d'hygiène de la Mairie.
Cette situation dure depuis plusieurs années sans que les autorités concernées ne réussissent à pincer le propriétaire. Aucun locataire, auparavant, n'a voulu déposer plainte contre le propriétaire qui leur fait payer cher un habitat insalubre. Pour eux, leur toit l'emporte sur leurs conditions de vie.

Les services d'hygiène profitent de l'enthousiasme de Nadia pour l'inciter à saisir la justice contre le bailleur, dans le but d'être relogée rapidement. Le juge ordonne au ministère du Logement et aux autorités concernées d'attribuer, dans les plus brefs délais, un logement décent à la famille.
L'attente est tout de même longue malgré le caractère « urgent » de la chose ! Le propriétaire continue à réclamer le loyer, il bafoue le jugement du tribunal et menace d'expulser la famille.

> ***« Un autre épisode commence pour Nadia, à peine contente d'avoir une situation meilleure : l'appartement se situe à 95 kilomètres des écoles des enfants, et dans une région où l'étranger « clignote » de loin. »***

Nadia relance la Mairie, et tout ce qu'elle obtient comme réponse tient en une formule : « On l'a enfin coincé ! Cela fait des années qu'on essayait de l'avoir ! » Le sort de la famille relève du 115, puisque la Mairie dit ne pas être en mesure de les reloger, étant donné qu'ils n'entrent pas dans les critères d'attribution d'un logement social, en raison de l'irrégularité de leur situation : pas de papiers, pas de logement.

Alors que cette même situation leur avait permis de passer devant le juge ! Nadia ne comprend pas cette contradiction et se sent trahie !

Le 115 prend alors le relais. La famille est hébergée dans un premier temps à l'hôtel, puis un appartement lui est proposé. En fait, elle n'a pas le choix, elle doit accepter ! Sauf que « tout ce qui brille n'est pas or » ! Un autre épisode commence pour Nadia, à peine contente

d'avoir une situation meilleure : l'appartement se situe à 95 kilomètres des écoles des enfants, et dans une région où l'étranger « clignote » de loin. Ses deux aînés sont lycéens : l'un est médicalement suivi à Roubaix, l'autre passe son bac. En février, un changement d'établissement n'est pas du tout envisageable. Après de multiples galères, Nadia réussit à décrocher deux places en internat, puis déménage avec ses deux autres enfants et son mari.

Elle est toujours malheureuse car elle pense incessamment à ses enfants : « On est exilés dans l'exil. Je suis séparée de mes enfants. Je dois appeler chaque jour pour m'assurer que mon fils a bien pris son traitement. Ici, on ne connaît personne, loin de tout et de tous. Mon mari ne trouve pas de travail, il ne connaît pas le réseau ! »

Son fils, scolarisé au collège, dit, avec beaucoup de chagrin : « Tout le quartier sait que nous sommes des "sans-papiers" car l'appartement qu'on occupe est connu comme appartenant au 115. Je suis le seul étranger dans ma classe. Beaucoup d'enfants se montrent racistes avec moi. Heureusement que certains me défendent. Mais je préfère quand même rentrer à Roubaix. Là-bas, au moins, je n'ai pas d'étiquette : beaucoup de migrants y vivent… »

Nadia garde l'espoir d'y revenir un jour, d'autant qu'elle doit se déplacer souvent pour les rendez-vous médicaux de son fils, ce qui est en soi problématique au regard du coût des transports !

Malika Adjou

Là où l'or loge

Dans le premier numéro de *L'Apostrophe*, nous avions publié un texte de Pascal. Pascal, c'est cet homme, survivant de la rue – et y logeant encore – qui donnait la parole à Fidel, le chien qui avait « choisi de faire de lui son compagnon à deux pattes », pour parler de lui, de leur rencontre… Pascal observait, beaucoup. Il méditait, écrivait aussi, sur les bizarreries de la vie, ses révoltes, ses coups de cœur et ses états d'âme. Un ciseleur de mots.
Sur toutes sortes de supports, plus ou moins conçus pour cet usage…
Le texte que vous vous apprêtez à lire – qui est un extrait, naturellement – entre dans la collection des « étonnements de Pascal », l'étonnement face au « délogement ».

L'hiver dernier, après quelques infructueuses tentatives de persuasion émanant de bonnes âmes en tournée, les archers du Roi ont reçu consigne de me « déloger », pour mon bien, forcément, pas pour la supposée tranquillité des légitimes résidents des étages supérieurs, de mon « abri… de fortune » !

Je cite.

…

Abri de fortune…
L'expression m'a laissé assez pensif !
La vie et les mots sont tout de même choses bien curieuses…
Qui donnent à réfléchir.
N'y a-t-il pas quelque bizarrerie à vouloir à tout prix « déloger »…
d'un poussiéreux dessous d'escalier
L'homme qui n'a précisément nulle part où se loger ?
Décemment,
S'entend.

Qui suis-je donc, pour être ainsi jeté,
Ravalé au rang d'indésirable…
D'intouchable,
De celui que personne n'entend inviter à sa table ?
Fausse note troublant quelque prétendue sérénité ?
Sorte de cafard dans une cuisine immaculée ?
Mauvaise conscience de l'Humanité ?
Sacrée carte d'identité !

Et puis quelle idée, surtout, d'évoquer un « abri de fortune »
Lorsque ceux qui s'y réfugient, pour survivre,
Fuyant, au gré des saisons, la chaleur, l'humidité ou le givre,
Ne connaissent que mépris et infortune ?

L'abri de fortune ne désignerait-il pas plus justement ces prétentieuses maisons de maître
Qui s'invitent dans nos paysages comme autant d'injures à l'égalité entre les êtres ?
Voire les caves sécurisées de ces banques où les hommes s'obstinent à abriter
Leurs prétendus trésors des moins chanceux ou de leurs semblables en rapacité ?

Là où l'or loge ?

Curieux monde, tout de même !
Improbable échelle de valeurs
Qui m'a valu ma fuite, hors du temps, loin des reproches et des contraintes
Sur un coup de tête, simplement.
Sans préméditation et sans retour.

Peut-on pour autant parler de choix ?
Difficile et insistante question pour moi,
Tant la rue est le miroir de la violence de cette société,
En pire !
Qui peut délibérément choisir l'insécurité,
Dans le temps comme dans l'espace,
L'impossible intimité, la loi de la jungle, le bruit incessant,
La dégradation des corps, les regards méprisants ?

Au risque de complicité avec la loi dénoncée,
On y apprend à se faire une place,
Se faire respecter,
On se forge une carapace,
Pour résister.
Encore un jour,
Encore une heure,
Obstinément.

Course perdue d'avance, avec ce réel qui s'acharne à me rattraper,
Sous d'autres formes, autrement malignes, je le sais…
L'errance, cela progresse aussi dans la tête…
Illusion de liberté.
Et, pourtant…
Et, pourtant, même illusoire, je m'accroche à cet ultime possible de l'humain :
Demeurer libre jusqu'au bout.
Quel qu'en soit le prix.
Élevé !

« Attaché, dit le loup… ! »
Ben voilà : tout est dit.
Cela coule de source.
Merci, Jean.

À bien y réfléchir, c'est peut-être cette liberté inconditionnelle,
Cette ultime dignité, qui constituent, au fond, ma « fortune » personnelle…
À côté des quelques trésors minuscules,
Qui me tiennent en équilibre du bon côté de la bascule.

Une carte d'identité hors d'âge, pour rassurer la maréchaussée
Qui s'obstine malgré tout à me dire que je suis né quelque part ;
Quatre photos jaunies et cornées qui me rappellent que j'ai aimé,
La clef rouillée d'un de mes anciens logis d'homme de lard,

Un peigne édenté,
Un duvet éventé,
Une fiole de Bourbon,
Quelques cigares d'occasion,
Un canif dédié à toutes sortes d'obscures créations,
Données ou jetées au gré de mes humeurs,
Aucun raton laveur.

Quelques poèmes, par contre, ceux que j'ai choisi de ne pas jeter,
Objets de raillerie des sots,
De dédain des besogneux et des pédants,
De ceux qui ne voient la poésie qu'à travers rimes et vers millimétrés.

Je n'en fais fi, bien sûr,
Pour que chantent les murs,
Évoquant la nature
De mes intimes fêlures.

Mais, foin de carcan et de rimes,
Puisons gaillardement à la source de l'imaginaire !
La poésie se doit d'être musique du cœur,
Murmure plus que construction
Invitation à sortir de la page,
À écarter les barreaux de la cage,

Celle que j'ai l'outrecuidance de nommer mienne s'exprime sans rime ni raison,
Sur les ruines d'un antique cahier d'écolier, au gré de l'émotion.
Inspirée de regards décalés, de souvenirs anciens ou de moments d'intime mélancolie…
La poésie devrait être reconnue comme une catégorie à part entière des arts de la rue !

Elle est exaltation des minuscules bonheurs de la vie,
De ceux qui réchauffent ou apaisent l'homme égaré :
Prêter l'oreille et faire enfin silence en soi
Pour écouter un brin d'herbe pousser.
Effleurer, du bout des yeux, du bout du cœur,
Dans une juste retenue,
Les courbes exquises d'une jeune inconnue,
Ressentir encore quelque chose des pulsations de la vie.
Se sentir vivant
Encore un peu
Jusqu'à demain.

S'il vient.

Ai-je d'ailleurs encore envie qu'il vienne ?
Je me le demande, parfois,
Tant je suis fatigué de marcher dans la nuit pour ne pas finir congelé,
Fatigué de la manche et de ses grimaces,
De la rue et de ses combats.

Quitter enfin ces terres de froidure,
Celle des cœurs humains plus que du thermomètre
Cette vie de caricature
Sans dieu ni maître.

Régulièrement, je m'imagine renoncer, laisser tomber,
Mais je sais aussi que ça ne fonctionne pas :
L'instant d'après, je me surprends à me bagarrer encore,
Pour un litre de tisane, un bout de bitume, pour une clope ou pour un os.

Comme un malade,
Comme…
Pas comme mon chien, non.
Surtout pas.

J'eus pu le faire figurer en tête de mon inventaire de trésors de vie…
Mais Fidel ne m'appartient pas.
C'est lui qui a fait de moi son compagnon à deux pattes,
Ranimant en moi le sentiment de compter pour quelqu'un.

Lui a compris où se situe l'essentiel
Lui vit pour la douce chaleur d'une caresse au creux de sa fourrure
Pour le regard d'un douteux bipède répondant à ses yeux suppliants.
En quête infinie de la seule valeur qui vaille :
L'amour d'un être vivant pour un autre.
Un maître.
Lui.

...

Il y a quelques semaines, justement, un passant s'est arrêté devant nous.
D'ordinaire, les passants font leur métier de passants : ils passent.
Point.
De préférence en regardant ailleurs.
La rue fait peur.
Ou la déchéance, peut-être.
Ça va de pair.
Eh oui, on ne sait jamais… des fois que…
Que quoi ?
Que de risquer de se sentir interpellé, tapé, agressé, gêné ou, pire, concerné ?
On ne sait jamais.

Mais celui-là s'est arrêté et s'est mis à parler.
À mon compagnon d'infortune, d'abord.
C'était évidemment le plus facile des deux à apprivoiser.
De loin.
De près, aussi.
Ces deux-là ont fini par s'asseoir et se parler,
Avec les mains, les yeux, la truffe et les pattes…
Comme si je n'étais pas là…

J'allais succomber à une insidieuse petite pointe de jalousie,
Accuser le plus poilu des deux de basse trahison,
Lorsque je compris que ce passant-là caressait le chien pour s'adresser à l'homme.
Plus facile que l'inverse.
Et ce sacré toutou jouait le jeu.
Visiblement confiant.
Malgré les cicatrices de son histoire.

Ah.
C'est que l'argument était de poids !

J'ai fini par entrer dans le jeu de cette improbable conversation par gent canine interposée.
Sans but ni raison : ce passant-là n'avait rien à vendre,
Il ne cherchait pas à me convaincre de quoi que ce soit.
Et réciproquement.
Il est revenu, régulièrement.
Comme ça.
Pour nous.
Pour rien.
Simple présence,
Invitation au silence.

Jusqu'à cette découverte : l'ami des chiens écrit, lui aussi…
Et même, il en invite d'autres à l'écrit, au voyage intérieur,
Là où se forge le cri de l'être
Au creux du creux de l'intime.

De loin en proche, nous avons inventé des rites,
Autour du partage de nos élucubrations poétiques,
L'un pour l'autre,
L'un par l'autre…
Ce n'est pas rien que de s'entendre dire par un autre !

Nous philosophons de concert, aussi, certains jours,
En regardant passer les gens,
Imaginant ce que pourraient être les petits mystères de leur vie.
Dans toutes sortes de registres.
Lestes ou profonds,
Tendres ou caustiques.
Fous rires garantis.
Mauvaise toux et jappements en prime…

Sans grand intérêt, voire déplacé peut-être, au regard des honnêtes gens…
Mais on s'en fiche :
L'essentiel n'est pas dans le contenu des échanges, mais dans l'existence d'un échange.
Complice.
Gratuit.
Précieux.
Et attendu.

Là où l'or loge.
Vraiment.

Pascal

Souad et Moncef : un long combat pour un logement

Le logement, c'est aussi le lieu, le nid où se construit la famille. Nous donnons ici la parole à Souad et Moncef qui, à deux voix, font le récit du combat qu'ils ont mené pour donner un toi à leurs enfants et à eux-mêmes.

«Moncef est arrivé de Tunisie en France en premier, à 16 ans.
– J'ai dormi dans des caves, dans des cartons, j'ai travaillé comme un fou, au détriment sans doute de ma santé. Mon projet, c'était d'avoir de l'argent, de préparer le terrain pour Souad, ma femme [arrivée, elle, il y a trente ans] et ma future famille.
– Nous avons quatre enfants. Un fils de 26 ans, qui travaille à la RATP (ingénieur maintenance), une fille de 20 ans (étudiante en droit international, après une première année de médecine), un garçon de 17 ans et une fille de 14 ans. »
– Moncef a 60 ans aujourd'hui et il est titulaire d'une carte de résident depuis 1973.
– Souad, elle, a galéré pendant plusieurs années avant de voir sa situation administrative régularisée à la naissance de son premier enfant.
– Il a tenu un magasin d'alimentation pendant vingt-huit ans et beaucoup travaillé pour faire vivre sa petite entreprise, jusqu'à ce que la maladie ne vienne le contraindre à mettre fin à son activité.
Depuis, il s'efforce de faire des petits travaux pour ne pas rester inactif et ne plus penser à ses soucis de santé.
– Au début de notre mariage, avant la naissance de nos enfants, nous avons habité dans une cave, plusieurs années, avant d'intégrer un studio, humide et insalubre.
– Nous avons déposé des demandes de logement social, renouvelées tous les ans… en vain. L'argument opposé était toujours le même : "Vous êtes commerçant, vous pouvez vous loger par vous-même, il n'y a pas de logement social disponible."
Une personne cliente du magasin a quitté son logement et nous a mis en lien avec son bailleur privé. Nous avons pu alors nous installer dans un F3. Outre l'inadéquation de ce logement avec la composition familiale, et sa cherté, celui-ci s'est révélé très humide. Le chauffage collectif ne fonctionnait pas correctement et l'eau chaude venait régulièrement à manquer. Sans compter la minuterie de l'éclairage de la cage d'escalier capricieuse et les voisins en délicatesse avec notre propriétaire commun.

> *« Seize lettres adressées au préfet, au maire… jusqu'à la ministre du Logement et au président de la République. À chaque fois, ils ont reçu des réponses polies… mais sans effet. »*

Pas de papiers, pas de logement, ou presque

La question de se loger devient encore plus compliquée pour ceux qui n'ont pas de papiers. Les conditions légales ouvrent un boulevard pour les profiteurs de toutes sortes. Les sans-papiers se retrouvent à la merci des marchands de sommeil : pas de bail, pas de quittance, tu payes en liquide grâce au travail au noir. Les conditions de confort ne sont pas terribles : caves, greniers, réduits, moisissures, champignons, manque d'isolation, d'aération convenable, mais on n'a pas le choix. Si tu dénonces le propriétaire, il te jette dehors.

C'est toute une vie qui se retrouve chamboulée, la santé qui se dégrade, l'humiliation, on se retrouve exposé à différentes formes d'esclavage moderne. Tu payes cher pour un logement insalubre. Des prix incroyables : 450 €, 700 €, et évidemment pas d'aide au logement.

La galère, c'est quand on est hébergé chez quelqu'un, même de notre pays. Au début, ça va mais, avec le temps, cela devient un obstacle parce qu'on nous demande de payer de plus en plus de charges, de donner de l'argent, on est sous pression et on est dans l'obligation de tout accepter ou on nous prend comme esclave.

Quant aux chambres d'hôtel, quand on a la chance d'être hébergé officiellement, cela coûte un prix fou à l'État (2 000 € par mois) et ce n'est pas adapté pour des familles : pas d'espace pour les enfants, pas d'intimité pour le couple, impossible de faire la cuisine.

« J'ai trouvé une chambre d'hôtel à Villeneuve-Saint-Georges en 2006. Le propriétaire m'a demandé 600 €. Pas de cuisine, pas de salle de bains : c'était collectif pour tous. Ce n'était pas propre : des souris, des cafards. Mon mari n'avait pas de papiers, pas de fiches de paye, il travaillait au noir. Je me souviens qu'une fois – j'étais enceinte –, j'ai acheté un poisson sur le marché et je l'ai cuisiné dans la chambre. Quand j'ai fini, le propriétaire est venu. Il a bien senti le poisson et il m'a dit que je n'avais pas le droit de cuisiner dans la chambre. J'en ai pleuré. »

On pourrait dire, c'est le prix à payer pour être en France. Vu la situation dans mon pays, je le referai quand même, mais il est exorbitant ! En France, on n'a pas encore de droits mais, au moins, on se sent libre. La liberté n'a pas de prix, mais on la paye quand même très cher ! Ce qui nous donne la force de tenir quand même, c'est de ne pas perdre l'espérance que cela changera.

Nous avons fini par prendre contact avec une juriste pour obliger le propriétaire à effectuer les travaux nécessaires à la mise aux normes de décence… tout en poursuivant nos demandes de logement social.
– Notre fils aîné a fait les démarches pour déposer un recours devant la Commission de médiation Dalo en 2011 et nous avons été reconnus prioritaires et devant être logés en urgence en 2011. Sans concrétisation. Les choses en sont restées là.
Faute de résultats, nous avons multiplié les démarches et les courriers : seize lettres adressées au préfet, au maire… jusqu'à la ministre du Logement et au président de la République. À chaque fois, nous avons reçu des réponses polies… mais sans effet. »

…

« Moncef est tombé gravement malade en 2014. Une pneumonie, qui s'avéra révélatrice, à la suite d'examens à l'hôpital, d'un cancer du poumon. On a eu le sentiment de tomber dans un ravin. Cela nous a enfoncés. Moncef a été opéré : une moitié de poumon retiré. Plus récemment, il a subi une opération des vertèbres cervicales. Aujourd'hui, il va plutôt mieux et se montre positif et volontariste : "Il ne faut pas se laisser aller, il faut se remonter ; c'est un fardeau, c'est dur, mais il faut y croire…" – Nous n'avons pas souhaité en parler avec nos enfants, pour leur éviter de porter eux-mêmes ce fardeau. Seul, notre fils aîné est au courant mais les plus jeunes s'en doutent sûrement, en tout cas notre fille aînée.

– Pour moi, cette maladie a été difficile à vivre : c'est dur de voir l'homme qu'on aime souffrir. J'ai vécu beaucoup de choses avec mon mari. On se chamaille régulièrement, mais on s'aime, on se comprend. Ce n'est pas que de l'amour, on se complète, on est tout l'un pour l'autre… Lorsque parfois il me disait, discrètement : "j'ai mal", j'avais peur. J'ai un fort caractère et je ne le montre pas, surtout pour les enfants, mais j'ai peur.
– Mes difficultés à respirer, le changement de situation financière, le besoin d'espace et d'intimité pour les enfants devenus grands, ont rendu évidemment encore plus cruciale la question de l'accès à un logement social sain et adapté.
– Une dame de notre connaissance nous a mis en lien avec l'adjointe au maire en charge du logement. Nous lui avons remis un exemplaire du journal *Messages*, dans lequel nous avions témoigné de la non-attribution d'un logement social pour notre famille, alors que nous avions été reconnus prioritaires dans le cadre du Dalo.

> **« On a toujours vécu comme ça : pas question de se plaindre, même si on souffre, on ne dit rien, on garde le silence. »**

Peut-être a-t-elle été piquée au vif, mais elle a essayé de trouver une solution et nous nous sommes vu proposer un logement. C'était un faux T4, avec deux vraies chambres seulement, donc inadapté pour offrir un espace digne de ce nom aux enfants. Cela a été compliqué à faire admettre ! Il a fallu que nous justifiions ce refus qui menaçait de nous faire perdre notre caractère prioritaire.

– Aujourd'hui, ça y est : nous avons enfin un vrai logement, sain, avec trois vraies chambres, adapté à notre famille et nous sommes très contents. On a attendu quatorze ans, mais on a plus d'espace et c'est moins cher.
– Le seul défaut, c'est qu'il y a une cuisine à l'américaine, ouverte sur la salle… et que Moncef ne peut respirer correctement, du fait des odeurs de cuisine lorsque je prépare les repas et qu'il doit sortir à ces moments-là. Comme il ne faut pas non plus qu'il prenne

froid, c'est un peu compliqué en hiver, mais bon… Nous verrons ultérieurement si une mutation est possible. »

• • •

« Les enfants sont encore tous à la maison. Notre fils aîné gère les démarches pour nous. C'est plus facile pour lui de trouver les bons mots, les bonnes formulations, non seulement pour les démarches administratives, mais aussi face aux médecins : nous sommes obligés de leur demander de nous expliquer les choses avec les mots les plus simples possible…
– Les déplacements restent un peu compliqués : Moncef ne peut conduire longtemps, à cause de la prise de morphine. Face aux enfants, il ne montre pas ses difficultés, il préfère "faire le fort, le beau" en n'utilisant pas sa canne. C'est culturel…
– On a toujours vécu comme ça : pas question de se plaindre, même si on souffre, on ne dit rien, on garde le silence. Je n'ai pas à faire entrer les enfants dans ma maladie, sinon ce n'est plus une vie pour eux… alors le papa fait le costaud, il pète le feu… il faut bouger, avancer…
– Il fait le clown à la maison, il prend sur lui…
– Notre fierté, ce sont nos enfants : ils sont respectueux, ils disent "bonjour" à tout le monde, ils ont de très bonnes notes, ils sont sur de bonnes voies et notre famille est soudée. Le bonheur, j'ai compris que ce n'était pas l'argent… c'est l'amour, c'est d'avoir des enfants "bien", qui ne font pas de bêtises.

C'est le capital qu'on a gagné. Le reste, ça passe ! »

Souad et Moncef
dialogue recueilli à Créteil, en avril 2017

Emmanuelle Cosse face à des personnes mal logées

Emmanuelle Cosse a été la troisième ministre du Logement du quinquennat de François Hollande. Pour L'Apostrophe, *elle a accepté de répondre aux questions de Khalid Hosni et de Christophe Lamarre (Tof), deux membres du comité éditorial qui, par leur expérience, connaissent bien la précarité et les problèmes de logement.*

Khalid Hosni : Vous êtes arrivée au ministère du Logement avec des projets et peut-être des rêves. Avez-vous eu des désillusions ?
Je suis arrivée au ministère du Logement un an et demi avant la fin du quinquennat, bien consciente que j'étais peu en situation d'impulser de nouvelles stratégies. J'ai choisi de faire avancer les politiques déjà initiées et qui me semblaient bonnes et particulièrement importantes, avec l'obligation d'être pragmatique. Je voulais changer certaines choses, notamment l'accueil des migrants. En février 2016, il y avait 8 000 à 9 000 personnes dans le bidonville de Calais. Il fallait que ça change et j'estime aujourd'hui qu'on a réussi. Il m'apparaissait important également de sanctionner plus durement les communes qui ne construisent pas de logements sociaux. Nous nous y sommes consacrés. Quant à l'hébergement, nous avons créé 10 000 places supplémentaires.

Kh. H. : Quelle mesure prendriez-vous en premier si vous reveniez aux affaires aujourd'hui ?
Difficile de répondre car, sur la question du logement, les réponses politiques sont rarement immédiates et doivent, pour produire leur effet, se développer sur un temps long. Aujourd'hui, il y a une véritable problématique de manque de logements abordables et sains. Or, la construction de logements sociaux prend trois ans au minimum, ce qui est rarement le temps d'un ministère. Il faudrait, sur ce sujet où tout le monde semble d'accord, un pacte national, comme un plan quinquennal gravé dans le marbre, de façon à ce que les aléas politiques n'entravent pas sa mise en place. J'ai quitté mon ministère au mois de mai, on avait des niveaux de construction et de permis de construire les plus hauts depuis quinze ans. C'était une bonne nouvelle car la construction de logements privés tire également la construction de logements sociaux. Or, aujourd'hui, avec notamment la réforme des APL (baisse des aides personnalisées au logement) et le flou de la politique du gouvernement actuel sur la question du logement social, le secteur marque le pas car, quand les acteurs n'ont pas une vision claire de l'avenir, ils restent prudents et ne font pas.

Il y a également des réponses plus rapides qui pourraient être données pour contribuer à résoudre la question de l'hébergement. Je pense à la question du logement de personnes dans des centres d'hébergement alors qu'elles pourraient être relogées ailleurs. Au moins

20 % des personnes hébergées pourraient être dirigées vers des logements pérennes ou des foyers spécifiques. Reloger rapidement ces 20 % demanderait beaucoup d'efforts mais permettrait de mieux traiter les demandes des autres. Nous avions commencé à le faire, notamment en Île-de-France.

Kh. H. : Il y a un sujet qui me tient particulièrement à cœur, parce que je le connais de l'intérieur en tant qu'usager, celui de toutes les difficultés liées à l'hébergement et à l'accès au logement social. Parmi ces difficultés, il y a la barrière de la complexité administrative…

C'est une vraie question à laquelle je me suis attelée avec les fonctionnaires de terrain de la DGCS (Direction générale de la cohésion sociale). En matière d'expulsion locative, par exemple, afin de diminuer le nombre d'expulsions, les prévenir et permettre à la personne de s'y préparer, je me suis battue pour que les personnes menacées d'expulsion soient informées par un courrier simple.

Je m'explique. Jusqu'ici, une personne expulsable était prévenue par lettre recommandée. Or, un grand nombre de ces personnes n'allaient pas chercher la lettre ou la refusaient par crainte de ce qu'elle contenait. Or, si elle n'est pas informée de sa procédure d'expulsion, la personne ne peut pas prendre ses dispositions, notamment faire valoir ses droits pour, le cas échéant, bloquer le processus. J'ai obtenu d'envoyer un courrier simple, en plus du recommandé, pour que la personne l'ouvre et puisse mieux faire face à l'expulsion programmée.

Kh. H. : Sur la demande de logement social, il faut refaire une demande – et un lourd dossier – chaque année…

D'un point de vue pragmatique, le renouvellement annuel de la demande me semble indispensable car on ne peut pas savoir ce qu'est devenue la personne au bout d'un an. Cela dit, la procédure a été simplifiée et la demande peut se faire aujourd'hui de n'importe où, *via* l'informatique. Effectivement, vous allez me dire que tous les publics n'ont pas accès à un ordinateur et ne savent pas forcément l'utiliser. Dès lors, la question naturelle qui suit est : « A-t-on des lieux ouverts la journée où des travailleurs sociaux renseignent et orientent ? »

> *« Il faut effectivement simplifier les démarches et permettre peut-être à un plus grand nombre de personnels d'accompagner. »*

Il faut effectivement simplifier les démarches et permettre peut-être à un plus grand nombre de personnels d'accompagner. Je pense à une rencontre que j'ai faite l'année dernière dans le cadre d'une maraude menée avec le Samu social : un bénéficiaire de l'Allocation adulte handicapé (AAH). Cet homme, malade psychiquement et seul, n'a pas pu faire les démarches pour obtenir son aide et s'est retrouvé à la rue. Un membre du Samu social lui a alors expliqué qu'il pourrait avoir, le lendemain matin, un rendez-vous avec une assistante sociale. Mais, comment s'assurer que cette personne va pouvoir honorer ce rendez-vous ? Il aurait fallu pouvoir traiter sa demande sur place. Il faut effectivement simplifier l'accès aux aides.

Même chose avec Internet. Des exemples montrent que, quand on apprend à des personnes en situation de précarité comment utiliser Internet, elles vont sur les sites de la Caf (Caisse d'allocations familiales) ou de la Sécurité sociale pour faire leurs démarches.

J'ai, pour ma part, continué le développement du coffre-fort numérique qui sert aux personnes sans domicile à conserver une co-

pie numérique valide de leurs documents officiels. Cela permet aux travailleurs sociaux de faire les démarches avec les personnes concernées le plus rapidement possible.

Tof : J'ai séjourné dans plusieurs foyers. Quand on arrive, on fait une demande de logement social. Ensuite, personne ne relance la demande. Il faudrait que les travailleurs sociaux incitent à faire cette démarche.

C'est difficile… De fait, les associations ont du mal à tout faire. Elles gèrent l'urgence et, en même temps, l'insertion. Quand on est en grande difficulté sociale, il faut beaucoup de temps. Je l'ai vu avec des personnes très abîmées par l'alcool, qui vivent dans le métro. Elles sont connues des équipes de maraude. La RATP a une équipe spéciale qui vient les voir tous les jours et les connaît bien. Aujourd'hui, l'État finance un accueil de jour dont l'objectif est de les sortir des quais du métro pour voir des médecins, discuter… Mais il faut parfois six mois pour les convaincre d'aller dans cet accueil, puis six autres mois pour qu'ils passent une nuit en centre d'hébergement. Cela peut prendre jusqu'à deux ans. Il est donc important d'avoir des structures qui travaillent sur un temps long.

> *« De fait, les associations ont du mal à tout faire. Elles gèrent l'urgence et, en même temps, l'insertion. »*

Tof : Au sein des CHRS (Centres d'hébergement et de réinsertion sociale), il y a des chambres individuelles, ou à deux ou trois. Il y a des studios autonomes avec kitchenette. Mais, sur un hébergement de quarante personnes, il n'y a que cinq places seulement. Est-ce assez ?

Vu le nombre de personnes vivant à la rue en France, on peut dire qu'il n'y en a pas assez. La rue est le pire endroit pour vivre. On a cependant déjà réussi à imposer que, sur tous les territoires, il y ait des lieux d'accueil qui permettent de dormir à l'abri. Dans ce cadre, une politique d'« humanisation des centres d'hébergement » a favorisé les chambres individuelles dans ces centres. Ça a tout changé. On a fait des étages pour les hommes, d'autres pour les femmes, totalement sécurisés. Les personnes se sentent ainsi en sécurité et peuvent se reposer.

On n'en a pas parlé mais il y a maintenant des centres qui ferment au bout de la nuit et d'autres qui restent ouverts toute la journée. Si on veut sortir les personnes de la rue, il faut les sortir de la rue *aussi le jour*. Il faut donc offrir des occupations, qu'on les aide à faire leurs démarches administratives, à se changer, à se laver, à prendre un café.

Tof : Il y a des gens qui ont envie d'être à la rue. Il y a des gens à qui le 115 fait peur car, le 115, c'est très dur à vivre. Tu repars au matin puis tu es à la rue toute la journée et c'est compliqué.

J'en ai conscience. J'ai vu des gens qui préféraient être à la rue parce qu'ils redoutent la collectivité, de voir d'autres personnes. Je ne sais pas depuis quand vous n'êtes pas allé au 115, mais on a déjà beaucoup changé les choses. Notamment l'hiver, où la demande est plus forte. On a donc exigé de faire un diagnostic social de toutes les personnes hébergées l'hiver avant qu'elles repartent au printemps, pour savoir exactement où elles en sont et pour justement les aider quand elles partent. Dans de plus en plus de centres, se trouvent des armoires qui ferment à clé. On a sécurisé les lieux pour que tout se passe au mieux. On s'est rendu compte que ça valait le coup de faire des chambres individuelles car ça permettait de loger des gens qui acceptaient, dans ces conditions, de venir.

Kh. H. : Je suis agent d'accueil dans un centre d'hébergement de migrants où il y a trente-deux hébergés. Sur ses quatre agents d'accueil, trois ont été licenciés au profit d'agents de sécurité. Cela s'inspire du modèle anglais. Est-ce qu'on s'achemine vers ça ?

Dans les centres d'urgence, c'est vrai que l'agent d'accueil passe son temps à faire de la sécurité et il ne peut plus gérer le reste. On ne peut pas demander aux centres d'hébergement de tout faire. Il y a des personnes qui ont besoin de voir des médecins, de recevoir des soins, notamment psychiques ; leur question n'est pas d'être logées. Ceux qui ont des addictions, vous l'avez dit, ont besoin de temps de sevrage et de postcures. Les professionnels de l'hébergement ne sont pas des médecins. La question de la sécurité pose beaucoup de problèmes en interne, notamment la question de la taille des centres.

Kh. H. : Vous dites que les logements sont chers et qu'il n'y en a pas assez. Mais combien de logements sont libres à Paris, notamment dans le privé ? Que pensez-vous de la réquisition ?

La France a un problème de logement depuis plus de trente ans. C'est une crise structurelle profonde. Dans les années 1980, on a arrêté de construire à un moment où les villes ont grossi, où l'activité économique a évolué et s'est déplacée. On n'a pas anticipé des faits de société aujourd'hui majeurs : l'augmentation des divorces et des familles monoparentales. La population a certes augmenté, mais là où vous aviez besoin auparavant d'un logement pour une famille, vous en avez aujourd'hui besoin de deux. Et de deux grands pour accueillir les enfants. Ensuite, il y a effectivement des logements disponibles dans plusieurs coins de France, mais où il n'y a plus d'emplois. Dans les anciens bassins industriels du Nord et de l'Est de la France, par exemple. Dans ces départements, les gens ne peuvent plus y vivre car il n'y a plus d'activité économique.

> *« La France a un problème de logement depuis plus de trente ans. C'est une crise structurelle profonde. »*

Kh. H. : Je parlais de logements à Paris et j'avais particulièrement en tête la question de la spéculation immobilière.

J'ai l'habitude de dire que, si le mal-logement perdure en France, c'est parce qu'il y a des gens qui en profitent. Parce qu'il y a du mal-logement, les propriétaires peuvent louer des logements insalubres sans difficulté. Il ne faut pas être naïfs : certains profitent de la misère des autres. Et c'est particulièrement vrai à Paris. C'est pourquoi, ces dernières années, nous avons instauré une taxe sur les logements vacants. Cette pratique a été étendue à toutes les grandes villes. Les villes récupèrent une taxe des propriétaires ne louant pas les logements vides, et des fichiers fiscaux sont donnés aux mairies qui peuvent contacter ces propriétaires. À Strasbourg, par exemple, l'agglomération récupère chaque année les fichiers de logements vacants, vérifie leur vacance, leur localisation, leur état et joint le propriétaire pour l'inciter à louer. Un nombre important de propriétaires ne loue pas car ils ne veulent pas gérer, louer, entretenir un bien dont ils ont hérité. Il faut donc avoir des politiques spécifiques, car il ne s'agit pas juste d'obliger.

Kh. H. : C'est un peu comme les Mairies qui préfèrent payer des pénalités plutôt que de construire du logement social…

Oui, sauf qu'aujourd'hui, sous la nouvelle loi SRU [relative à la solidarité et au renouvellement urbains], les maires qui ne veulent pas construire de logements sociaux perdent leur pouvoir d'urbaniser et n'ont plus le droit d'octroyer les permis de construire. La mesure a été radicale.

Mais, sur la question de la réquisition, il y a un problème légal, car vous ne pouvez pas enlever la propriété d'un logement à quelqu'un mais, comme expliqué plus tôt, vous pouvez l'aider à louer.

Kh. H. : Ne faudrait-il pas inscrire le droit à un logement digne dans la Constitution ?

Je n'y serais pas opposée mais… quelle en serait sa traduction juridique ? Sur le droit au logement opposable (Dalo), beaucoup disent que cela ne fonctionne pas ; ce n'est pas tout à fait vrai. Depuis 2009, grâce au Dalo, on a relogé plus de 120 000 personnes. Mais 55 000 autres en ont encore besoin. Dans le cas du Dalo, l'obligation pèse uniquement sur l'État et donc sur le logement social. Or, le droit au logement digne est une obligation qui devrait peser sur l'ensemble de la société et donc sur le logement privé et les propriétaires.

Le sujet est éminemment complexe car il ne se résume pas non plus à avoir un toit. Ainsi, les grandes villes concentrent les personnes en grande précarité parce que c'est là qu'il y a du travail, des structures de santé, des associations. En réaction, certains quittent ces pôles urbains pour la campagne où ils trouvent facilement à se loger. Mais s'ils n'ont plus la proximité des services publics, pas de véhicule, cela devient également difficile et c'est une nouvelle précarité qui les touche…

Cependant, au-delà du logement vide, une des priorités doit être, me semble-t-il, l'habitat insalubre. En France, beaucoup d'habitats datent d'avant la Première Guerre mondiale, et sont dans un tel état qu'il faudrait les démolir. Mais ce sont des lieux où des gens vivent. Si j'étais au ministère maintenant, avec cinq ans devant moi, je m'occuperais en premier lieu de cette question, pour avoir des mesures coercitives beaucoup plus fortes contre l'habitat insalubre. Car, autant il est difficile de récupérer un bien à quelqu'un qui ne veut pas le louer, autant, quand un bien est insalubre et donc dangereux, nous avons les moyens d'agir.

> *« Cependant, au-delà du logement vide, une des priorités doit être, me semble-t-il, l'habitat insalubre. »*

Kh. H. : À ce propos, nous avons le témoignage émouvant d'une famille que l'État a fini par déloger parce que son logement est insalubre. Y a-t-il des dispositifs pour protéger les gens ?

J'ai lu ce témoignage « Exilés dans l'exil »… La loi encadre la définition d'habitat insalubre et interdit les locations en dessous d'un certain nombre de mètres carrés. L'État sait protéger la famille de l'habitat insalubre, en agissant sur le propriétaire, en l'obligeant à faire des travaux, en lui supprimant les APL… Mais la difficulté, c'est de reloger. Pour reloger, il faut un logement libre, et on ne l'a pas toujours. Sur ce point, l'État doit s'améliorer.

Par ailleurs, les juges ne condamnent pas assez les propriétaires d'habitats insalubres. Il faut être beaucoup plus sévère. Il faut confisquer les biens pour que lesdits propriétaires arrêtent de faire de l'argent à partir de ces logements nocifs pour la santé de leurs locataires, pour la société, pour la ville. Il faut confisquer les biens, comme on le fait pour la fraude fiscale ou le trafic de drogue.

Tof : Qu'en est-il des logements au-dessus de certains commerces sans entrée extérieure ? Ce sont des étages entiers inaccessibles.

C'est une problématique mal connue mais réelle. L'an dernier, j'ai commandé un rapport qui portait sur le problème des logements anciens et de leur restauration. Le rapport constate que, dans les villes moyennes, beau-

coup de logements sont attachés à des commerces, sans entrée autonome. Cela représente un volume de logements important. En outre, comme le commerce de rue évolue avec le développement du commerce en ligne, cette question se pose de plus en plus.

Pour revenir à l'accès au logement, il me semble important de rappeler des choses simples : à côté du manque de logements abordables, il y a surtout la difficulté pour de nombreuses personnes à se loger simplement parce qu'elles sont pauvres. Il faut donc s'attaquer au problème structurel du logement et à la pauvreté des personnes : il y a ceux qui travaillent et qui sont très pauvres, qui, avec 700 € de revenus par mois, ne peuvent accéder à un studio, y compris dans des régions où les prix sont abordables.

Je suis favorable à un revenu socle de 800 € pour éviter que les personnes seules avec 300 € ou 400 € n'aient d'autre choix que de vivre en centre d'hébergement. Beaucoup n'étaient pas précaires au départ, elles le deviennent en perdant leur emploi ou à cause d'un autre coup de la vie. Quand le logement disparaît, arrivent les difficultés.

Kh. H. : L'encadrement des loyers, notamment privés, est un rêve ou est-ce raisonnablement faisable ?

Cela existe à Paris et dans plus d'une trentaine de villes en France. Quand vous louez un logement, le propriétaire est obligé de vous dire le montant du loyer précédent, qu'il ne peut augmenter que s'il a fait des changements importants dans le logement. À Paris et à Lille, l'encadrement des loyers définit un loyer de référence par secteur. Soit une fourchette « prix bas et haut » dans laquelle le logement doit être loué. Pour dépasser le loyer de référence, il faut prouver que le bien loué a un aspect exceptionnel. Cela fonctionne.

Kh. H. : Cela devrait tenir compte du niveau de vie des gens. Il faut souvent gagner trois fois le montant du loyer. Comment des smicards peuvent-ils faire ?

On a un marché locatif très élevé. Mais le choix fait en 2014 n'a pas été de baisser les loyers mais de les encadrer pour éviter qu'ils augmentent. Mais il y a d'autres villes dans notre pays où on voit, depuis trois ou quatre ans, une baisse des loyers. En fait, il n'y a pas un seul territoire en matière de logement. À cent kilomètres de distance, vous pouvez avoir une ville très chère et une autre dont les loyers baissent.

Les grandes métropoles restent très chères. Parce qu'à Paris et à Lille, il y a de l'emploi. Sauf que, si vous avez du boulot mais que vous dépensez tout pour vous loger, ça pose des questions insolubles.

Kh. H. : L'AVDL, vous savez ce que c'est ?

Oui, l'AVDL, c'est l'accompagnement vers et dans le logement. Quand vous êtes dans une situation de logement critique, vous pouvez être reconnu en situation d'urgence. L'État a alors l'obligation de vous reloger dans un délai raisonnable. Et, si ce n'est pas le cas, il est condamné. L'État paye beaucoup d'amendes. Le Dalo a plutôt bien fonctionné : depuis 2009, 120 000 personnes sont sorties de l'insalubrité, des violences, de l'hébergement chez des tiers, bref, de choses terribles. Il reste, dans les régions les plus tendues, beaucoup de personnes à reloger. Mais, parfois, aussi, il y a « zéro Dalo ». Comme à Rennes, ville qui a beaucoup anticipé et qui reloge avant les demandes Dalo.
Pour revenir sur l'AVDL, si l'État ne reloge pas dans un délai raisonnable, il est condamné à payer une amende. Ces amendes vont dans le budget de l'AVDL qui a deux objectifs : premièrement, suivre les personnes bénéficiaires du Dalo (où sont-elles, un, deux, trois ans après ?). Deuxièmement, accompagner les gens vers le logement. Les familles en précarité ont sou-

vent du mal à être autonomes. L'AVDL sert à les accompagner. Quand on a été très mal, le retour à la vie normale et autonome, c'est un sujet parfois compliqué. Aujourd'hui, les astreintes de l'État financent ces accompagnements « vers et dans le logement ».

Kh. H. : Cela a un coût pour l'État qui n'est pas négligeable…

Ce qui coûte le plus cher, c'est de laisser les gens à la rue. Certes, cela ne coûte pas d'argent sur le moment mais, demain, les soins seront plus importants. Je ne sais pas si c'est un coût. C'est une dépense. On dépensera moins à s'occuper tout de suite de quelqu'un en difficulté que d'attendre plusieurs mois. Y compris pour des personnes qui ont de très fortes addictions.

Tof : Il y a des gens qui sortent de prison aussi.

Oui, en effet. Nombreux sortants de prison n'arrivent pas à trouver de place une fois dehors. J'ai rencontré une jeune femme dans un centre d'hébergement de Dijon. Elle avait des problèmes d'addiction. Elle a été emprisonnée un moment et a pu bénéficier d'une place dans un centre spécifique. Elle continuait à faire la manche sauf qu'elle avait un lit pour dormir, puis elle a intégré des ateliers… Heureusement qu'elle a eu cette place et, comme me le disait la directrice de ce centre, sans cette structure, elle serait repartie à la rue puis retournée en prison. Ce sont des processus de destruction terribles. Il faut avoir davantage de centres adaptés aux besoins des gens.

Jacques Duffaut : Dans nos accueils, 19 % des personnes reçues n'ont aucune ressource.

On doit trouver une solution pour ceux qui ont entre zéro et 400 € ou 500 € de revenus, sans oublier ceux qui ont entre 600 € et 1 200 € de revenus, avec des enfants, parfois logés, mais qui sont pauvres, ont du mal à payer leur loyer et/ou à se nourrir. Mais il ne faut pas qu'on mélange ces deux catégories. Parfois, on répond aux problèmes de personnes pauvres qui travaillent avec des solutions faites pour l'urgence. On le fait pour ne pas laisser les gens dans la difficulté. Mais il faut continuer à construire du logement abordable.

Avec des politiques bien pensées, en quinze ans, on peut sortir du mal-logement. D'autres pays européens n'ont plus de situation de mal-logement. On est capables de le faire. Pour cela, ce doit être au premier rang des priorités, pas au troisième. ■

De la plume au pinceau

Parce que, pour s'exprimer, les mots ne suffisent pas toujours, cette rubrique ouvre les pages de votre revue à des œuvres plastiques – photos, tableaux, sculptures, compositions, etc. – de tous horizons. Une autre dimension.

« En marche, les miséricordieux »

À propos de l'exposition

Les œuvres que vous allez découvrir ont été réalisées dans le cadre d'une démarche menée par « La parole des sans-voix ». Ce collectif toulonnais rassemble des groupes mobilisés autour de projets artistiques, avec l'objectif de créer des œuvres avec les personnes en difficulté.

L'exposition « En marche, les miséricordieux » présente une vingtaine d'œuvres associant texte et création plastique.

Dans le cadre d'ateliers d'écriture, le collectif de « La parole des sans-voix » a fait travailler les personnes en les invitant à écrire autour de la question : « Que signifie pour vous être en marche dans la vie et qui vous donne le courage d'avancer malgré tout ? »

Ces textes ont ensuite été mis en scène par les auteurs avec l'accompagnement de l'atelier d'art plastique « La gribouille » de l'association toulonnaise Kaïré, sous forme de collages et d'assemblages d'objets de récupération.

Les œuvres ainsi créées sont devenues des « boîtes de vie » illustrant le vécu des artistes qui, à travers elles, se racontent.

L'Apostrophe vous présente ici les œuvres de Farah, Marielle, Flore, Lucienne, Alexis, Liana, Romain, Stéphanie et les familles de détenus du centre pénitentiaire de La Farlède. Pour découvrir l'intégralité de l'exposition, ou si vous souhaitez à votre tour exposer tout ou partie des œuvres, vous pouvez contacter Gonzague de Fombelle à l'adresse *gonzague.defombelle@secours-catholique.org*

Bonne visite !

Farah

Après la mort du Président

Quand le président Saddam Hussein est mort en 2006, mon pays est tombé dans *el faoua*, le « chaos » ! Pour les chrétiens, c'est devenu de plus en plus dur de vivre normalement. Ma famille et moi-même, nous vivions dans le quartier de Dhubat, à Bagdad.

Un jour, nous sommes allés au mariage d'une amie, en ville. À la fin de la fête, comme nous n'avions pas de voiture, ils nous ont ramenés chez nous. Mais nous ne sommes pas rentrés car la porte de la maison avait été cassée. On avait peur et, quand on a regardé dedans, tout était cassé, par terre.

Nos amis ont appelé la police, mais elle n'a rien fait et, comme nous sommes chrétiens, nous ne pouvions demander de l'aide à nos voisins. Alors, on a été recueillis par le curé de Zayouna, dans un autre quartier de Bagdad, qui nous a logés dans son église.

On a pu y rester deux ans, mais c'était dur, car des gens venaient nous dire de partir !

En 2009, c'était de plus en plus dur de vivre et nous avons dû partir.

Alors nous sommes partis pour venir ici.

On est venu en France

Avec mon père, ma mère et mes deux sœurs, on a pris un camion pour quitter Zayouna et aller à l'aéroport de Bagdad. On a pris un premier avion jusqu'à Amman en Jordanie et puis un autre jusqu'à Charles-de-Gaulle à Paris.

On n'avait que nos vêtements sur nous car les douaniers nous ont pris nos deux caméras pour faire les photos et ma guitare. On n'avait pas le droit de les sortir du pays, mais mon père nous disait que ce n'était pas important, que ça, on pourrait en racheter !

Pour pouvoir partir, on a dit au monsieur de la douane qu'on allait faire un mariage en Jordanie. On ne pouvait pas dire qu'on voulait aller en France, car il nous aurait mis en prison.

Alors, on est montés dans l'avion et, quand il a décollé, ça m'a fait très triste dans mon ventre parce que je ne verrai plus mes amis, mon église, ma vie. Alors, je me suis dit : « Adieu, Bagdad ! »

On est allés en bus avec quatre autres familles irakiennes dans un foyer du Cada de Créteil (Centre d'accueil des demandeurs d'asile).

Princesse

Après un an, ma famille et moi, on a dû quitter Créteil. On vient vivre à la Maison des frères du Beausset, en Provence.

Là, pour la première fois, je vois des clowns. Ils font rire les enfants et cela me fait plaisir. En Irak, à cause de la guerre, on n'avait pas beaucoup de raisons de rire ! Alors, j'ai envie de faire rire les gens, je veux devenir clownesse et Martine m'aide pour cela.

Mais je dois partir à Toulon pour apprendre le français et je ne vais plus chez les clowns. Ça me manque et, à l'église, sœur Anne-Marie me parle des « Nez'Vangiles ». C'est ainsi que je deviens « Princesse ».

Princesse est une petite clownesse (c'est mon frère Henri qui le dit) très joyeuse, qui dit : « Soyez ouvert ! Soyez heureux ! Et mélangez-vous avec d'autres. »

Princesse rit tout le temps, elle est heureuse de rencontrer des gens. Alors, elle court partout.

Comme elle aime le foot, elle porte un maillot blanc de l'OM, de longues chaussettes blanches, un short blanc recouvert d'un tutu blanc, un béret blanc et des baskets Converse bleu turquoise.

Irak
Bagdad

Ritournelle

J'aime les jonquilles.
Je pêche aux crabes.
Je colorie des images.
Je goûte du far breton et du pâté Hénaff.
Je patine à roulette avec ma sœur
et mon frère.
Roulons en Peugeot break.

J'aime les tulipes.
Je pêche les crevettes dans la rade.
Je compose des bouquets des champs.
Mangeons gratin dauphinois
et meringues maison.
Je pouponne ma sœur, bébé surprise.
Je roule en mob.

J'aime les coquelicots.
J'admire les chars à voile
sur la plage de Dunkerque.
Je chine aux puces.
Je mange et vends des crêpes au sarrasin.
Mon homme et moi arpentons
les rues de Lille.
Roulons en Aronde.

J'aime les lilas et les cerisiers.
Je planche à voile à l'Almanarre.
Je photographie.
Lasagnes, tiramisu et biberons.
Petite Fanny s'épanouit.
Je roule en Méhari.

J'aime les renoncules du marché.
Bains sur plage de Monaco.
Encres, craies grasses pour personnages
au long cou et animaux imaginaires.
Chorba et gâteau Moriçio.
Fanny étudie à Paris.
Je roule en Mini Cooper.

J'aime les pivoines.
Je nage entre les rochers des Pins penchés
à Beau rivage.
Je bidouille des oiseaux en papier
avec ma fille.
Salade d'oranges marocaines
et gâteau praliné.
Fanny et moi escaladons les calanques
marseillaises.

J'aime les roses anglaises.
Naviguons sur les côtes de Porquerolles.
Je décore intérieur.
Paëlla et crumble.
Fanny fait sa primaire et plus.
Je roule en Golf.

J'aime les narcisses et les glaïeuls sauvages.
Je chemine Sentier des douaniers.
Je dessine le fouillis de mon bureau
et monte sur scène.
L'ado Fanny me visite en scooter.
Je roule en Clio blanche.

Carpaccio, tartare et mousse au citron.

Marielle

Les fraises
Le Printemps...
mer

La séparation

La séparation ! Le ciel s'est écroulé sur moi, ce jour-là !
De me séparer de ces êtres – mon mari, mes enfants –
pendant cinq ans.

Heureusement, j'ai trouvé des gens pour me soutenir
sur ce chemin et surmonter mes problèmes ; les associations
« La tente d'Abraham », le Secours Catholique…

Les retrouvailles. Je revis.
Moi qui ai été si malheureuse, j'ai su revivre et ressentir la joie.

L'intégration : je me suis mise au service des autres en faisant
du bénévolat, je suis devenue interprète
pour « France, terre d'asile ».

Et j'ai choisi un métier pour aider les personnes âgées :
je suis aide-soignante !

Flore

Heureusement, J'ai Trouvé les gens
Pour me Soutenir sur ce Chemin et
surmonter mes problèmes; les associa
tion « la Tente d'Abraham, le secours Catho
Les retrouvailles
Je revis
Je revis
Les retrouvailles
Je revis
Je revis
Les retrouvai
Je revis.
J'ai Choisi un Metier pour a
Soignante
personnes
Heureusement, J'ai Trouvé les gens pour me soute
sur ce chemin
mes problèmes.
KINSHASA

Écrire

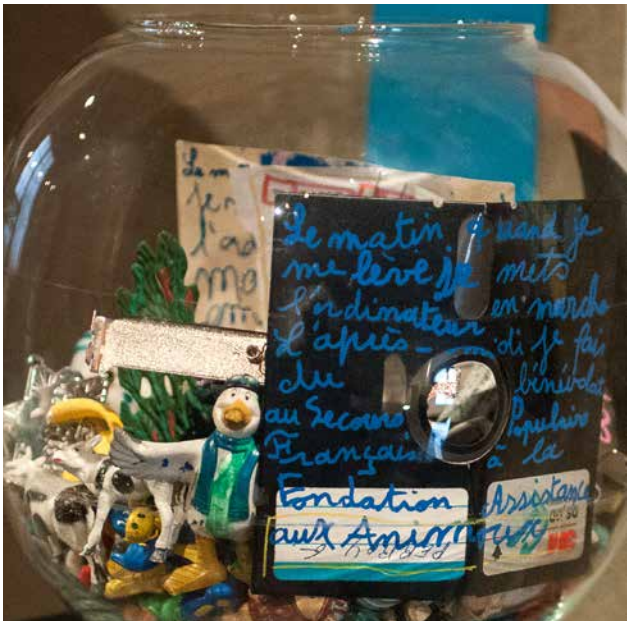
Page blanche qui invite
À se dire, à dire
Ce que l'esprit révèle
Ce que je vis, ce que je suis.

Contact main, stylo, papier
Vers le lecteur
Relient mes idées, mes pensées
Devenant ainsi correspondant
De l'indicible pour formuler
En jolis mots, la couleur
De mes maux, de mes bonheurs.

Page blanche, tu reçois.
Les plus intimes confidences
Tu restes dans le silence
Qui aide à la délivrance.

Écrire devient jouissance
Révélation de moi-même
Auteur narrateur.

Lucienne



Guérisseur

Le matin, quand je me lève, je mets
l'ordinateur en marche et je commande
sur le Net. L'après-midi, je fais du bénévolat
au Secours populaire français
et à la Fondation assistance aux animaux.
J'aime dessiner à l'atelier de « La Gribouille ».

Souvent, je me balade dans mon quartier.
Et, dans mon quartier, il y a un endroit
super où les gens jettent des choses qui
ne leur servent plus. Alors, moi, je les ramasse,
je les récupère : je les ramène à Kaïré
où on leur donne une nouvelle vie.
Je suis un « sauveur d'objets » !

En voici quelques-uns que j'ai guéris :
des soldats,
un paillasson,
des billes de verre bleu,
un petit canard en bois,
le plombier Super Mario,
une notice de Dépakote-risperdame,
une paire de tuyau-chaussures-sable,
des homards-dauphins-hippocampes,
des dinosaures-sacs-à-main-robots-fleurs-
artificielles-en-plastique,
une ampoule-crucifix-chaise-rideau-
coquillage-échelle,
un guépard-tortue-ninja-chien-en-plastique,
des boîtes de Kinder-ficelle-laine-coton,
un cadre-dents-petit-cœur-poussière,
une fermeture éclair,
une rose des sables,
une image pieuse.
Mais aussi :
un lecteur mp3 rempli de musiques
qui me libèrent de mes pensées négatives !
une barrette Ram, mémoire vive
de mon cerveau : quand je dors, je l'éteins.
Elle oublie !
une statuette de chien , parce que le chien
est fidèle... Mais la statuette restera !
un microprocesseur, parce que
ça emmagasine la mémoire !
des câbles d'alimentation
pour nourrir tout cela !

Alexis

Liana

En Arménie

Ma maison, l'université, l'italien, ma meilleure copine…

En Arménie, je vivais dans un appartement avec mes parents et mon frère.
Mon père travaillait, ma mère était une femme au foyer, mon frère allait à l'école et moi, quand j'ai eu mon bac, j'ai commencé à aller à l'université d'État d'Erevan. J'apprenais l'italien. J'ai beaucoup aimé mon université, les cours, les profs, ma meilleure copine en Arménie.

Le souvenir le plus beau et rigolo avec elle, c'était quand on a marché dans les rues de notre ville et qu'on a demandé aux passants s'ils étaient heureux ! J'étais heureuse… en Arménie !

Départ de l'Arménie

En 2013, mon père travaillait dans un grand marché comme agent de sécurité. Parfois, il travaillait les nuits. Son responsable était l'homme qui avait beaucoup d'argent et qui pouvait tout faire… avec cet argent. Quelques années plus tôt, son fils avait tué un homme. Mais il n'a pas été arrêté. Il a été caché !

Une nuit où mon père travaillait, son chef et un autre homme ont parlé de la place où se cachait son fils : mon père l'a entendu. Quelques jours plus tard, la police a trouvé son fils et le chef de mon père a pensé que c'était lui qui l'avait dénoncé. Il l'a menacé et toute notre famille aussi. On avait peur de sortir… Alors, on a décidé de quitter notre pays. On est allés en Géorgie en voiture, puis on a pris l'avion pour aller à Prague et, de là, on est venus à Marseille puis en train jusqu'à Toulon !

En France

On ne parlait pas français. C'était très difficile. Moi, avec mon anglais, je parlais avec les assistantes sociales : mais elles ne le comprenaient pas bien !

On a déposé une demande d'asile. En attendant, on vivait à l'hôtel dans le centre-ville de Toulon ! On allait aux cours de français ! Après quelques mois, mon père a été hospitalisé. On a appris qu'il avait une maladie grave, la maladie de Crohn.

Six mois plus tard, on est allés à l'Ofpra (Office français de protection des réfugiés et des apatrides) : notre demande d'asile avait été rejetée. On a fait un recours, mais il a été rejeté lui aussi.

Comme j'avais appris très vite le français, mon professeur m'a proposé de faire du bénévolat et de l'aide. J'étais très contente. C'est là que j'ai rencontré Patrice et le Secours Catholique. C'est nos assistantes sociales qui nous ont présentés !

Les scouts, Draguignan, les tentes… Quand on a été rejetés de la Cour nationale du droit d'asile, il y a eu un moment où on n'avait pas de logement, on déménageait tout le temps.

Un jour, Ludovic et Patrice nous ont proposé de passer ces jours difficiles avec d'autres familles qui allaient passer des « vacances ensemble » à Draguignan. On devait dormir sous des tentes. On a fait beaucoup de choses ensemble : manger, danser, faire la vaisselle, visiter des villages. Ces jours nous ont fait oublier qu'on était sans abri.

Je n'oublierai jamais ces jours : « Nos vacances ensemble ! » et la chanson « Aux Champs Élysées ».

Mon mari et mon Edgar

Ici, à Toulon, j'ai rencontré mon mari. Une personne très gentille. Et je me suis mariée avec lui. Après, on a eu notre fils, notre petit Edgar, qui a quatre mois maintenant. Ils sont très chers pour moi !

Patrice et Ludovic

Ce sont les messieurs qui ont été avec moi pendant mes pires et mes meilleurs moments en France. Je n'ai envie que de leur dire un « grand merci » !

Rêves

C'est en 2014 que les choses se sont un peu calmées. Mon fiancé nous a aidés à trouver un petit studio où on pouvait enfin être un peu tranquilles et ne pas déménager après une semaine ou dix jours. J'ai repris mes cours de français avec Caroline. Mon prof était Madame Bourjac. Avant Noël, on avait fait un cours et on a tous écrit nos rêves. Moi, j'ai écrit que j'aimerais avoir un titre de séjour et aller à l'université ici. Apprendre des langues. Je peux parler avec mes anciens collègues à l'université de Toulon-Nord. Ma prof a parlé avec eux et je suis devenue une auditrice libre.

J'ai trouvé un boulot de *baby-sitting*. Je garde trois enfants. C'est mon premier boulot ! ■

Exil

Arrivé en France en novembre 2013 comme demandeur d'asile, c'est, enfin, en 2014 que les autorités françaises m'octroient le statut de réfugié.

[...]

Mais, loin de la République démocratique du Congo, mon pays, la chaleur familiale africaine me manque : mes parents, mes frères, dans cette séparation si brutale.

Malgré mes difficultés dans mon parcours de réfugié, j'ai retrouvé la joie de vivre à travers différentes actions : l'esprit de suicide qui m'avait envahi quand je suis arrivé en France, parce que j'avais tout laissé derrière moi, mon emploi, ma famille étendue, ce désespoir a disparu !

Romain

« Que ma joie demeure »

Je me lève le matin,
Du bruit !
De la lumière !
De la salsa, du latina, du rock !
Des éclats de rue !
J'aime les gens.

Je rencontre des inconnus.
J'ai besoin de vos rires, de vos sourires.
Je sors de ma misère.

Je change, mes préjugés s'estompent.
Un regard, tout est dit, tout est compris.
L'essentiel est là pour vous, pour moi.

On est là…
Tous ensemble !

Stéphanie

Amis de l'Horeb

J'estime que l'incarcération n'est pas un mal car cela fait prendre conscience de ce que l'on a fait, cela incite à ne pas recommencer pour ne plus être privé des siens. Je la vis comme une leçon pour nous, mon conjoint et moi, et aussi pour l'avenir de nos enfants. La majestueuse rose n'est-elle pas parcourue d'épines ? Alors, pourquoi ne pas rêver, nous aussi, de partir, en voiture, loin, très loin d'ici, de nos démons vers l'infini en bord de mer, un Finistère, la fin d'une terre plus près des Cieux, plus près des anges, enfin heureux.

Petite, petit, prends conscience que la Vie est la plus belle des richesses, prends le temps de prendre le temps. Tu sais, j'ai compris depuis longtemps que, si la raison nous mène, c'est le cœur qui nous conduit.

Alors, il faut tendre plus loin, évoluer vers la sérénité, la sagesse et la tolérance, accepter les différences, savoir écouter et entendre, positiver, savourer les bonheurs simples de nos vies, un sourire, un regard… tout part de là.

Regarder une photo de nomades dans le désert m'évoque la solitude, les grands espoirs, la chaleur, la réflexion. Le désert est pourtant souvent présent dans nos vies et rares sont les fois où on l'apprécie. Qu'est-ce qui me fait aimer le désert ? Un sentiment de distance avec le monde ? Une présence avec moi-même, nue, sans fard, vraie ?

La famille, la santé, le sport, faire quelque chose ensemble, les collègues, tout ce qui fait qu'on se sent bien entouré, pour moi, c'est ça la paix.

Ici, nous sommes appelés à imaginer une nouvelle vie, une nouvelle liberté, en laissant des choses derrière nous, prêts à parcourir un chemin nouveau, ne pas rester bloqués, évoluer, changer, travail, famille, santé, heureux de vivre en paix.

Pour moi, être en marche, c'est se lever de nouveau, même si on croit ne plus avoir de courage, même si, par expérience, ce qu'on croit possible l'est souvent moins que ce qui est possible.

Atelier d'écriture avec les familles de détenus

quand je suis triste et
je peux compter sur eux, c'est
l'amour, l'espoir, avoir des projets
proche
prison,
combat
réorganisation
force
les échanges par lettre
J'ai compris depuis longtemps que
la Raison nous mène mais
c'est le Cœur qui nous conduit
Si les échanges par lettre étaient un
espoir, ce serait
Blanche-Neige que c'est le fait du Monde
Le Cour
des aut
encoura
la mie
quand
regard
leurs sou
être en m
c'est se Do
mutuell
lib
mai 2016
entre pénitentiaire la Faulde
atelier Ecriture avec Famille de détenus

Agir ensemble

Comment naît une action collective ? Y a-t-il des règles et des méthodes pour susciter la participation de tous ? Dans ces pages, les porteurs d'action décortiquent leur « façon de faire » et témoignent des succès et difficultés rencontrés. Pour mieux partager.

CHRISTOPHE ARGOUES / SCCF

« Les fleurs de Grasse »

PAR CYRIL BREDÈCHE ET JACQUES DUFFAUT

Dans un quartier de Grasse dit « difficile », bat le cœur d'un groupe de femmes unies. Il y a une douzaine d'années, sous l'impulsion du Secours Catholique, elles se sont associées. Depuis, elles font face aux préjugés et aux inactions des pouvoirs publics en démontrant que leur détermination à vivre dans la dignité passe par la solidarité.

On nous avait avertis. « Vous savez, "Les fleurs de Grasse" est un quartier difficile. Les commerces ont fermé les uns après les autres. Et il y a des tensions entre chrétiens et musulmans. Mais, si vous y allez, il y a des femmes formidables. Il vous faut les rencontrer. »

Nous n'étions jamais allés à Grasse. Dans notre souvenir, la capitale mondiale de la parfumerie était la destination ultime de Jean-Baptiste Grenouille, le héros du roman *Le parfum* de Patrick Süskind.
Aussi, imaginions-nous une cité médiévale entourée de champs de jasmin et de mimosas dans lesquels, dès l'aube, des femmes en chapeau cueillent les boutons des fleurs écloses. Image d'Épinal vite balayée par le paysage urbanisé qui accompagne la route jusqu'au pied de la ville. L'habitat n'a rien de pittoresque. Seules les distilleries industrielles, aux effluves qui ne sentent pas la rose, nous rappellent où nous sommes.

Un territoire rebaptisé

« Les fleurs de Grasse » est un ensemble d'immeubles de cinq à sept étages, ancrés à flanc de montagne et peints dans des tons ocre, où vivent 2 500 personnes. Il est neuf heures, ce mardi matin de septembre, frais malgré un ciel pur. Peu de gens dans les rues. Pas de commerces en bas des immeubles, sauf un salon de coiffure. Des balcons, dépassent parfois une roue de vélo, une parabole ou un parasol, mais l'ensemble immobilier est propre et les intérieurs semblent bien tenus.

La première personne que nous croisons est une femme vêtue d'un manteau en pilou noir qui promène son chien. Nous la saluons et lui demandons de nous parler du quartier. Elle a élevé ici ses six enfants et elle rêve de repartir vivre dans sa campagne natale, près de Saint-Gaudens, où elle veut élever des poules et un cochon. La Côte d'Azur, l'arrière-pays niçois, les touristes l'été… de tout cela, elle n'en veut plus. « Je n'aime pas la mentalité, dit-elle. C'est devenu trop chichi. » Quand nous comprenons qu'elle nous parle de la région et non pas du quartier, son chien l'a déjà entraînée au loin.

Nous étions annoncés à Martine. Elle nous attend dans le local du Secours Catholique, au rez-de-chaussée d'un des premiers immeubles. Martine connaît bien le quartier, elle y était pharmacienne quand il y avait encore une pharmacie. Elle a élevé cinq enfants, dont deux adoptés, et elle fait du bénévolat depuis vingt ans. À l'époque, le quartier s'appelait La Blaquière. « Ils ont changé le nom voilà neuf ans. »

« Ils » ? La municipalité, après avoir consulté les habitants. « Mais, ici, on continue de l'appeler le quartier de La Blaquière. » Peut-être parce qu'il n'y a pas de parterres de fleurs dans la cité. Martine nous fait visiter les lieux. Trois pièces dont une grande, au fond, qui sert à se réunir. Une petite dizaine de femmes s'y retrouvent ce matin. Elles écoutent un Syrien de 52 ans, Ouassim, venu leur soumettre son projet. Il a l'intention d'ouvrir un salon de thé dans un conteneur aménagé et placé dans un endroit stratégique du quartier. Elles l'encouragent, tout en faisant des remarques : « C'est bien. C'est juste à l'endroit où certains jeunes squattent les murs…

– Si c'est un homme qui tient le salon, il n'y aura que des clients, pas de clientes.

– C'est un risque, mais il faut tenter.

– Nous serons toutes là le jour de l'ouverture. »

Un autre homme, Jean-Jacques dit : « Ça ne peut marcher qu'avec le soutien de la population. »

Au commencement, Bernadette et une « auscultation » des habitants

Jean-Jacques, 45 ans, est l'animateur que la délégation du Secours Catholique de Nice a envoyé ici, il y a quinze ans, pour appliquer un programme de développement social. En 2002, il y avait une bénévole prénommée Bernadette qui tenait le local. Des mamans avaient demandé à Bernadette d'organiser un carnaval. Elle avait répondu : « Faites-le vous-mêmes et je vous aiderai. » Le carnaval avait été un succès et, dès lors, plusieurs femmes avaient pris l'habitude de se réunir ici, au local, autour de la bénévole. « Bernadette était très à l'aise avec les enfants et très proches des gens, se souvient Martine qui a travaillé de longues années auprès d'elle. Une avant-gardiste, une des premières à arrêter le distributif pour faire de l'accompagnement. Elle avait le don pour repérer les talents et rassembler les énergies. Elle nous a quittés, il y a bientôt deux ans. »

Jean-Jacques et Bernadette avaient commencé par ausculter les habitants, discerner leurs besoins, encourager leurs initiatives et répondre à plusieurs urgences. Quelques actions sont devenues pérennes, comme le soutien scolaire qui profite aujourd'hui à une trentaine d'élèves du primaire et à une soixantaine du secondaire ; ou comme les marches fraternelles et les tables paroissiales auxquelles se mêlent plus volontiers les hommes, systématiquement absents des réunions.

> *« Depuis plus d'une décennie, ces femmes au nombre indéfini mais qui avoisine la trentaine forment plus qu'un groupe, une véritable famille. »*

Naissance d'une association

La réunion de ce mardi matin est un peu triste. Une habitante du quartier est morte, il y a deux jours. L'enterrement a lieu l'après-midi. Les conversations tournent autour du fils de la défunte, orphelin à 20 ans. Depuis plus d'une décennie, ces femmes au nombre indéfini mais qui avoisine la trentaine forment plus qu'un groupe, une véritable famille.

Bernadette et Jean-Jacques les ont encouragées à former une association. En 2006, elles fondent « Les familles arc-en-ciel » qu'elles enregistrent en 2010. Parmi elles, la Cap-verdienne Eduarda crée « Grasse a tous les visages », autre association caritative. Des noms qui proclament la mixité et la volonté d'ouverture. De tous les événements mis sur pied depuis une dizaine d'années, les plus marquants ont été les voyages.

Voyages. Ce mot, elles le prononcent en l'étirant, en le savourant. Fatima a été marquée par le voyage à Lourdes. « Cela nous a permis de nous ouvrir aux autres, aux catholiques et aux autres religions », dit-elle. Djamila ajoute : « Aller à Lourdes soulevait des questions dans notre entourage musulman mais, quand je suis rentrée, j'étais complètement zen. » Le premier voyage à Lourdes avait attiré les femmes. Au deuxième, maris et enfants les ont accompagnées.

Un peu plus tard, une autre expérience, tout aussi constructive, est restée gravée dans les mémoires. « Jean-Jacques connaissait les moines des îles de Lérins, se souvient Christiane, mère et grand-mère, habitant le quartier depuis quarante ans. Les moines ont invité les "femmes arc-en-ciel" à venir les voir, eux ne pouvant pas sortir du monastère. »

Les îles de Lérins, au large de Cannes, à quinze kilomètres à vol d'oiseau de Grasse. La première année, en 2010, dix « femmes arc-en-ciel » sont parties seules, sans mari ni enfants. Pour certaines, de véritables vacances. Elles ont été étonnées par « la disponibilité des moines et la facilité de parler avec eux ». Un autre monde leur est apparu. Elles sont rentrées si enthousiastes que leurs enfants ont demandé à partir à leur tour. Les années suivantes, à tour de rôle, un groupe d'adolescentes et un d'adolescents ont fait le voyage à Lérins.

> *« Dans le quartier, on pointe du doigt quelques voyous. Mais on ne mentionne jamais tous ces jeunes qui ont réussi. »*

Des « femmes arc-en-ciel »

« Les filles n'étaient jamais sorties du quartier, précise Yamina. Elles partaient en vacances pour la première fois. Ce n'était pas facile pour leurs parents. Il y a eu des réticences, certains avaient peur du prosélytisme des moines. Mais les moines ont été disponibles et accessibles, ils ont répondu à toutes les questions sur les religions. Les jeunes ont dû admettre que leurs idées préconçues étaient fausses. »

Yamina, femme indépendante, autoentrepreneuse, habillée (contrairement aux autres femmes maghrébines présentes) d'un jean, d'une chemise et d'un blouson, et élevant seule son fils, s'est installée dans le quartier en 1986. Elle est aussi une « femme arc-en-ciel » et revendique son amour du quartier. « Je me sens complètement chez moi ici, au point que j'aimerais acheter mon appartement. Un 72 mètres carrés avec double exposition : vue sur Mougins et sur les Alpilles. »

« Nos appartements sont grands et chauds, mais c'est l'extérieur qui est épouvantable, l'interrompt Djamila. On pisse dans l'ascenseur, ça sent le shit dans les coursives, on n'ose pas poser la main sur la rampe, tant c'est sale. » Yamina ne la contredit pas. Ce qui l'inquiète, ce sont les rumeurs et quelques faits qui viennent les corroborer. « On dit que la municipalité a l'intention de raser le quartier, de connivence avec les bailleurs sociaux, pour en faire une opération immobilière. C'est peut-être pour cela qu'ils ne font plus de travaux depuis des années. »

Les journaux ne parlent du quartier que pour des faits de délinquance et en renvoient une image dégradée, disent-elles. Ces femmes se plaignent du manque de services publics. Elles reprochent à la Mairie de ne pas les inviter, elles, l'association des « femmes arc-en-ciel », lorsque le Conseil municipal traite des affaires de leur quartier. On sent qu'un bras de fer se joue entre édiles et associations, les premiers ignorant l'existence des secondes. « Dans le quartier, reprend Yamina, on pointe du doigt quelques voyous. Mais on ne mentionne jamais tous ces jeunes qui ont réussi : des ingénieurs, des chercheurs, des universitaires. Mon fils a bénéficié du soutien scolaire ici, dans ces locaux. À son tour, il vient aider les plus jeunes. Nous voulons nous en sortir, mais nous voulons que les autres aussi s'en sortent. »

Porteuses de doléances… pas souvent entendues

D'autres associations ont également du mal à faire leur travail aux « Fleurs de Grasse ». L'Association départementale de la sauvegarde de l'enfance à l'adolescence (Adsea) se plaint de l'amenuisement des moyens au fil

des années. L'équipe de travailleurs sociaux vient d'être réduite à trois membres, dont Claire qui explique l'importance du travail fait auprès des jeunes du quartier. Un travail en lien avec les autres associations pour faire régner l'entente. Claire aussi parle des tensions avec les élus qui répondent toujours à côté aux sollicitations des habitants de La Blaquière. « On en a conclu qu'il y avait la volonté de ne pas répondre aux doléances de la population. » Des doléances écrites, portées devant un Conseil municipal qui ne leur répond pas. « Les élus ont peur que les habitants prennent la parole », conclut Claire.

« Il y a une contradiction entre le développement social prôné par les associations et la politique dirigiste de la Mairie, pense Jean-Jacques. Les représentants des Grassois ne veulent pas entendre les analyses du quartier faites par ses habitants eux-mêmes. »
Claire estime que « l'Adsea sur Grasse est en voie de disparition. On nous coupe l'herbe sous le pied. Les pouvoirs publics n'ont aucune prise sur le Secours Catholique parce qu'il est financé par des donateurs. Il continue son travail sans être influencé par les politiques contraires. Mais nous, nous dépendons des politiques ».

Porteuses d'initiatives florissantes

Le soleil commence sa descente vers l'ouest de la ville, à l'endroit où nous apercevons un jardin partagé, une parcelle de terre encadrée, au sud, par un rideau d'arbres et, au nord, par une petite chapelle. Au fond, un mur entièrement recouvert d'une fresque à plusieurs personnages : un visage d'homme blanc à barbe blanche et deux ou trois hommes noirs, enchaîné à moitié nus. L'inscription taguée « Se souvenir de l'esclavage pour savourer la liberté » donne implicitement l'identité de Victor Schœlcher à l'homme blanc portraituré et un sens à la scène générale.

Le jardin est divisé en une dizaine de parcelles. Onze familles paient 50 € par an. Seule à cette heure, une femme arrose sa parcelle. Sania, maman marocaine de sept enfants, foulard sur la tête, cultive et récolte des fèves, petits pois, épinards et tous les légumes traditionnels : aubergines, piments, poivrons, tomates, concombres, etc. « Tout ici est bio », annonce-t-elle fièrement.

> *« Beaucoup de choses sont bien ici, grâce à nos associations. Mais nous ne sommes pas aidées par les pouvoirs publics. »*

Sania nous apprend qu'elle est une « femme arc-en-ciel », adhérente de la première heure et nous dresse un tableau positif du quartier. « Beaucoup de choses sont bien ici, dit-elle, grâce à nos associations. Mais nous ne sommes pas aidées par les pouvoirs publics. Mon mari travaille à Mouans-Sartroux [à une dizaine de kilomètres]. Moi, je fais des ménages et je m'occupe d'une personne handicapée. Nous vivons à neuf dans un F3, avec seulement deux chambres. Heureusement, l'aînée s'est mariée l'an dernier. Mais, tout de même, j'ai six enfants qui dorment encore dans la même chambre. Nous vivons ici depuis vingt-et-un ans. Tous nos enfants ont fait ou sont en train de faire des études, du sport et de la musique au conservatoire. Une de mes filles a été acceptée au prestigieux Centre international de Valbonne. »

« J'ai dit à mes enfants : allez à l'école, ne faites pas de bêtises, n'écoutez pas les autres jeunes du quartier, poursuit Sania en fermant l'arrivée d'eau de son tuyau. Ils ont fait comme je leur ai dit, moi et leur père. Mais, quand ils voient les autres du quartier qui roulent dans les dernières voitures à la mode, de l'argent plein les poches, mes enfants me disent : "On a fait tout ce que tu nous as dit mais on n'a pas le permis de conduire, on n'a pas de voiture et on n'a pas d'argent." C'est comme ça que les jeunes dérapent. On fait tout pour tenir nos enfants, mais personne ne nous aide. »

Sania se lave les mains, tire un téléphone de sa poche et appelle une voisine : « Tu pourrais prendre mon fils à la sortie de l'école ? Oui ? Je suis au jardin. Emmène-le moi. » Après avoir raccroché, elle ajoute à notre intention : « On est très bien ici, vous savez. Je ne veux pas partir. Certains enfants pourrissent le quartier en faisant du trafic de drogue, ils donnent une mauvaise image des autres habitants, mais nous nous connaissons et nous nous entraidons. »

Solidaires

Nous sortons du jardin pour rejoindre la chapelle au-dessus. Par chance, elle est ouverte. Une femme nous accueille. Elle s'appelle Jannick, elle coordonne les repas de Vintimille auxquels de très nombreux habitants du quartier, notamment les « femmes arc-en-ciel », participent tous les vendredis. « La route des migrants ne passe plus par la Libye ni l'Italie », explique-t-elle pour justifier la baisse des migrants bloqués à la frontière italienne. « Nous préparions des repas pour 700 à 800 personnes, il n'y a pas si longtemps. Actuellement, il n'y a plus que 250 à 300 migrants là-bas. Les repas sont acheminés par la route dans des véhicules utilitaires. Et les carabiniers nous contrôlent chaque fois. »

> *« Je peux vous assurer que les jeunes d'ici ont véritablement envie de s'en sortir. Peut-être plus qu'ailleurs. »*

Jannick nous montre les immenses marmites qui servent à cuire les repas. Elles sont rangées pour l'instant dans une petite pièce attenante au chœur de la chapelle. Mais le vendredi, elles prennent place sur des réchauds à gaz disposés à l'arrière de la chapelle, sous le préau qui domine le jardin partagé où nous avons rencontré Samia un peu plus tôt.

D'où vient la nourriture ? « Elle nous est donnée par plusieurs bienfaiteurs, répond Jannick. La viande provient d'un boucher halal. Des gitans tiennent aussi à participer à cette action. En plus de la nourriture, les bénévoles préparent des kits d'hygiène distribués les vendredis et trient des vêtements donnés à la Caritas italienne. »

Nous nous apprêtons à prendre congé du quartier quand nous rencontrons un jeune homme, Riyad, 25 ans, moniteur éducateur depuis trois ans à l'Adsea. Il connaît tous les jeunes du quartier et connaît bien leurs problèmes. « Ils sont catalogués du fait de leur adresse. Il leur est difficile de trouver du travail quand on voit sur leur CV où ils habitent. Les adresses sont des barrières. Mais je peux vous assurer que les jeunes d'ici ont véritablement envie de s'en sortir. Peut-être plus qu'ailleurs. » ■

Lignes de vie

Quelques pages pour aller à la rencontre d'une personne touchée par la précarité et qui partage avec ses mots ou ceux d'un(e) autre le récit de sa vie.

ÉLODIE PERRIOT / SCCF

À l'Évangile de la vie

Ce n'est pas un mais des récits de vie que nous vous proposons dans ce numéro. Des « lignes de vies » qui se sont « dessinées » au sein de groupes du Secours Catholique de Seine-et-Marne et avec, comme source d'inspiration, l'Évangile dit « du bon larron ». Au Secours Catholique, l'Évangile est une source d'échange entre les personnes, et ce, qu'elles soient d'une religion ou d'une autre, croyantes ou non croyantes. C'est inspirés par ce texte que Jean-Louis, Rolande, Vanessa, Thierry, Amélie et Maryline ont réalisé à leur tour l'Évangile – littéralement, la Bonne Nouvelle – de leur vie. Parce que, malgré les coups reçus, ils ont su et pu, grâce à de « bons larrons », rester debout.

« Notre maison semblait tellement vide et notre vie tellement triste… »

LA BONNE NOUVELLE SELON MARYLINE…

En ce temps-là, mon mari venait de nous quitter, faisant de moi une veuve prématurée et de mon fils un « presque adulte » privé trop tôt de son père… Nous étions en juillet, le 2 juillet 2012. Nous avions de la peine à remonter la pente, il nous fallait apprendre à vivre sans lui, sans sa présence, sans nos repères de toujours. Les jours passaient sans que nous ne parvenions à combler ce vide qu'il avait laissé dans nos vies…

Au mois d'août, mon fils a retrouvé une collègue avec qui il avait travaillé. Cette femme et son conjoint, parents de deux enfants, allaient se retrouver très prochainement à la rue. Mon fils, n'écoutant que son bon cœur, et sans doute trop heureux d'avoir l'occasion de briser la monotonie de cette mélancolie quotidienne, a proposé à ces personnes de les héberger chez nous quelques jours, le temps de se retourner.

Un peu perdue et surtout désireuse de faire plaisir à mon fils qui semblait très amoureux de l'une des filles de cette collègue, j'ai accepté de les héberger.
Notre maison semblait tellement vide et notre vie tellement triste… Cette petite parenthèse permettrait non seulement d'aider cette famille en difficulté mais aussi de redonner vie à notre foyer. Oui, nous n'avions ni les moyens, ni vraiment la place pour quatre personnes supplémentaires mais nous avions la chance d'avoir un toit et puis ce n'était que pour quelques jours. […]

Mais, voilà, les jours se transformèrent en semaines et les semaines en mois… Je me retrouvais très rapidement en difficulté financière à mon tour. Petit à petit, ces gens colonisaient non seulement notre maison mais également notre vie. […] La violence habitait nos murs et leurs cœurs à tous. Impuissante, j'assistais au pillage de ma maison, de mes comptes, de ma vie. Pire que ça, ils me volaient mon fils… J'étais épuisée, désespérée et complètement perdue. Je n'avais plus de maison, plus de famille. J'étais dépassée. […]

Un soir, la situation a pris un autre tournant. Suite à une énième dispute, la violence s'est abattue sur moi. Rouée de coups par ces gens et mon fils, je me relevais pleine de douleurs et de bleus. Je venais d'être tabassée… par mon fils… C'est comme si l'on venait de verser du vinaigre sur mes plaies ouvertes.

Le lendemain était un jeudi… le jour du Secours Catholique. Lorsque les bénévoles ont constaté mon état, ils n'ont pas hésité à voler à mon secours. Avec eux, j'ai eu le courage d'aller voir un médecin, un commissaire de Police et un médecin judiciaire. Je n'étais plus seule, on voulait me protéger et m'aider. Les policiers ont convoqué mon fils et lui ont passé un « sacré savon ». C'est sans doute ce qu'aurait fait son père s'il était encore de ce monde. Quant à cette horrible famille, elle a été sommée de quitter les lieux sur le champ et de se tenir à distance de moi et de mon fils. Maintenant, je suis tranquille, je n'ai plus peur de retrouver mon appartement sens dessus dessous. Je vis toujours avec mon fils qui a compris la leçon et je peux de nouveau vivre en toute confiance.

À toutes ces personnes qui m'ont aidée, à mon fils qui a lui aussi beaucoup souffert, je vous le dis : « Avec moi, vous irez au Paradis. »

Maryline (coécrit avec Émilie, animatrice)

« J'étais un homme écouté, attendu, sollicité… »

LA BONNE NOUVELLE SELON JEAN-LOUIS…

En ce temps-là, j'étais « quelqu'un ». On m'appelait « Monsieur le Directeur », on me disait « vous ». Que ce soit dans mon milieu professionnel, familial ou social, on me pardonnait d'avance le moindre retard, le moindre emportement, le moindre écart de conduite. Eh oui, j'étais un homme occupé, courageux, travailleur, pardonnable sur bien des aspects. On prenait en compte ma parole, j'étais un homme écouté, attendu, sollicité de toutes parts. Sur la porte de mon bureau, trônait fièrement une inscription sur plaque dorée : « M. Jean-Louis, M. le Directeur ».
En ce temps-là, j'étais convaincu que toutes ces « révérences » sur mon passage étaient normales, légitimes, méritées et, bien entendu, éternelles. J'avais sans doute raison, à bien des égards, de penser cela, mais mon erreur fut de ne jamais envisager que cette confortable situation puisse être finalement éphémère…
L'entreprise où j'occupais le poste prestigieux de directeur n'a pas supporté la concurrence de plus en plus féroce du marché… Malgré mes efforts pour remonter les chiffres, pour alléger les coûts, pour garder mes employés, j'ai lamentablement échoué.
J'étais devenu « chef d'entreprise délabrée », celui qui n'avait pas réussi, celui qui n'avait pas su, qui n'avait pas pu, qui n'aurait pas dû… La chute fut aussi rapide que vertigineuse. Ma richesse, ma prestance, ma réputation, mon réseau ne m'avaient jamais préparé à ça. On ne m'avait pas appris à tomber sans me faire mal. S' est ensuivie une longue période de doute, de culpabilité, de colère et puis d'abattement. J'étais devenu invivable. J'avais perdu toute confiance et toute foi en moi, si bien que j'avais fini par convaincre mon entourage que je n'étais plus bon à rien.

Parfaitement illustrées par nos ennuis financiers grandissants, ma déchéance et mon incapacité à reprendre pied ont eu raison de ma vie de couple, de ma santé mentale et physique, de ma famille, de mes amis. Je ne gagnais plus rien depuis des mois, j'ai donc fini par n'avoir plus rien à perdre. Du moins, c'est ce que je pensais…

Du haut de ma tour d'argent, j'avais dégringolé dans le cauchemar de la rue. Bien loin de mes repères habituels, il a fallu que je me déconstruise pour me reconstruire dans un monde que je ne

connaissais pas. Ivre de ce vinaigre, infâme substitut de mes cuvées d'antan, il aura fallu que l'indifférence et la maltraitance de mon « ancien monde » viennent me percuter violemment pour que je comprenne à quel point je m'étais trompé de vie. Il aura fallu, à travers tous ces regards furtifs, me sentir transparent, sale, fainéant, idiot, inutile, malhonnête… pour me sentir enfin vivant.

Comme un nouveau-né, j'ai dû tout réapprendre : à me lever, à marcher, à communiquer, à faire confiance, à demander de l'aide et surtout à l'accepter.
Aujourd'hui, de mon ancienne vie, il ne me reste que des souvenirs et trois photos. Je suis en bas d'une échelle sociale que je découvre autrement. Les séquelles de mon ancienne vie sont encore bien présentes. Il faudra du temps pour soigner l'homme que j'étais et maintenir la tête hors de l'eau l'homme que je suis.

Il me reste tout de même quelques compétences que je suis capable aujourd'hui de partager à nouveau. L'épicerie sociale du Secours Catholique qui m'accompagne m'a proposé de donner des cours de gestion budgétaire aux autres adhérents. Je suis heureux que ma parole soit de nouveau prise en compte, d'être de nouveau un homme écouté, attendu et sollicité.

> *« Je suis heureux que ma parole soit de nouveau prise en compte, d'être de nouveau un homme écouté, attendu et sollicité. »*

Je vous le dis aujourd'hui, avec l'homme que je suis à présent, l'homme que j'étais sera dans le Paradis.

Jean-Louis

« Je n'étais pas une petite fille comme les autres… »

LA BONNE NOUVELLE SELON AMÉLIE…

En ce temps-là, le jour de ma naissance, mes parents m'ont accueillie avec beaucoup, beaucoup d'amour. Mais je n'étais pas une petite fille comme les autres, et mon handicap qu'on appelle « trisomie » allait me causer bien des soucis ainsi qu'à toute la famille…

Parce que je portais cette étiquette « handicapée », les portes de l'école se sont vite refermées : le simple fait de renverser des perles devenait une affaire d'État, mes dessins partaient à la poubelle car « pas assez beaux » ! Mes parents, avec d'autres parents, ont remué ciel et terre : des classes se sont ouvertes et j'ai pu intégrer une école du village, mais c'était difficile et, à 10 ans, j'ai été obligée d'aller dans un IME (institut médico-éducatif) et être pensionnaire. Il y a toujours des moqueries du genre : « Tu ne sais pas, tu ne peux pas, tu sens mauvais » et tellement d'autres choses encore… Pour tout ce que je fais, il me faut plus de temps, plus de patience.

La différence a entraîné ma solitude (pas d'amis dans le village) et un parcours parsemé d'obstacles en tout genre, de frustrations. Je me rends bien compte de tout cela et ma sensibilité est à fleur de peau ; alors, je pleure, je suis triste de tout cela et de tout ce que je ne peux pas nommer… Mais, malgré tout, je sais aussi que ma vie est éclairée par de bons « anges gardiens » : mes parents, bien sûr, deux petites lumières dans ma vie… « ma douce maman et mon farceur de papa ».

Ils m'ont permis de connaître Jésus et sa maman Marie qui me consolent.
Je les prie dans mon cœur ; et, puis, il y a tous ceux qui m'ont permis, avec papa et maman, de découvrir de belles activités. Vous voulez des preuves ?
Des personnes m'apprennent le basket, le djembé et surtout, grâce à elles, je suis une « sportive de haut niveau » en natation dans ma catégorie : j'ai participé au championnat de France du 100 mètres brasse et maintenant je nage les quatre nages ; je peux nager 1700 mètres et j'ai même mon brevet de sauvetage ! Je suis fière de tout cela et encore plus quand je montre tous mes diplômes et mes brevets. J'y suis arrivée et, pourtant, je ne suis pas bien grande et il me faut du temps, beaucoup de temps pour réussir…

« J'y suis arrivée et, pourtant, je ne suis pas bien grande et il me faut du temps, beaucoup de temps pour réussir… »

Et puis, j'ai un travail dans un ESAT (établissement et service d'aide par le travail) près de chez moi, depuis treize ans. J'ai mis beaucoup de temps pour apprendre les bons gestes et les réflexes. Je dis souvent : « Je ne peux pas faire comme les autres. » Alors, je le fais différemment avec de la volonté et du sérieux ; d'ailleurs, je viens d'avoir une promotion : je travaille sur une machine et je prends du plaisir à travailler. J'y ai aussi quelques amis : Coralie, Christophe et Ismaël.

Malgré tout cela, je me sens seule (je suis fille unique) et je n'aurai jamais d'enfant. Alors j'aime beaucoup les gens et les enfants et je veux partager avec tout le monde. Alors j'aime bien aller à Lourdes chaque année avec mon papa. Je suis hospitalière et j'ai ma croix d'engagement. De belles relations s'établissent entre eux et moi.

Depuis deux ans, je suis bénévole au Secours Catholique ; des responsables m'ont demandé de m'occuper du panier à l'église qui sert à recevoir les dons alimentaires des paroissiens chaque dimanche. Je sais qu'ils me font confiance.

Une dernière preuve de ma soif de vivre ? Avec mes parents, ma famille, mes amis, l'avenir me sourit et, grâce à eux, je ne serai jamais seule au Paradis.

Amélie,
bénévole au Secours Catholique
(coécrit avec ses parents)

« Le destin n'est pas une chaîne mais un envol »

LA BONNE NOUVELLE SELON ROLANDE…

En ce temps-là, j'étais victime de négligence et de traitements négligents de mes parents. Dès l'âge de 2 ans, je fus confiée à la DDASS. Mon enfance se déroula non comme un fleuve tranquille, mais comme prise dans un tumultueux torrent qui descend des montagnes pour aller se perdre dans les ravins. Au fil de ce courant déferlant, le passage de ma prime jeunesse fut jonché de parents de substitution : mes nourrices ! En lieu et place de trouver un cadre stable et protecteur, je fus ballottée de foyer en foyer.

Parmi la longue liste de mes nourrices, j'en ai connu qui ont pris soin de moi et m'ont bien traitée. Mais, comme l'exigeait le règlement de

cette institution, la DDASS ne « nous » laissait pas prendre racine en terrain propice. Tantôt, j'étais bien accueillie et choyée ; d'autre fois, j'étais placée dans des familles où tout était prétexte pour m'infliger des punitions, ou me priver de nourriture.

Pour pallier ce manque, j'avais pris l'habitude de dissimuler des croûtons de pain sous ma couchette. Quelquefois, je prenais mes maigres pitances dans la nourriture destinée aux animaux.

C'est ainsi qu'à travers ces multiples changements, j'arrivais à l'âge de 5 ans dans une famille où mes journées étaient faites de maltraitance, de sévices et de privation de liberté. Très souvent, le maître des lieux prenait un malin plaisir à m'enfermer dans un local. Je me dissimulais dans l'obscurité de cette pièce, car je craignais l'arrivée de mon geôlier. En effet, ses passages réguliers ne servaient pas à mettre fin à mes supplices, mais c'était uniquement dans le but d'assouvir « ses vils désirs » ! J'étais comme coincée dans un tonneau et ne distinguais pas le jour de la nuit. L'atmosphère en ces lieux était répugnante et malodorante, j'en suffoquais !

J'ai compris, mais beaucoup plus tard, ce qui sent ainsi : c'est un fût plein que le printemps moisit et dénature et qui fait tourner du vin en vinaigre.

Les saisons passèrent. Durant l'été de mes 13 ans, je quittais cette prison et fus envoyée chez « une bonne fée ». Elle avait à sa charge deux autres enfants de mon âge. Elle était douce et gentille, elle prenait soin de nous, de ses « protégées », disait-elle. Mais cette période d'accalmie fut de courte durée. Nous ne tardions pas à devenir, pour nos voisins, les indésirables du quartier ; et ils nous collèrent cette étiquette : « Filles de la DDASS, toutes des voleuses et des prostituées ! »

Mais ma « bonne fée » était courageuse, elle ne céda pas à l'agitation de la foule. Elle nous considérait comme ses propres enfants, elle nous élevait dans l'amour et la chaleur d'un foyer aimant. Elle m'inculquait une éducation, complétée par une instruction à l'école catholique.

> *« Devant tant d'empathie et de bienveillance, je virevolte à nouveau, et je me dis que le destin n'est pas une chaîne mais un envol ! »*

Et c'est ainsi qu'au rythme des saisons, je sortis de l'adolescence. De ce nid confortable et solide qu'elle me construisit, j'ai pris mon envol… Je me suis mariée et suis devenue mère de quatre enfants et grand-mère de huit adorables petits-enfants, qui me comblèrent de bonheur. Mais le mauvais sort s'acharna, des épisodes douloureux me rattrapèrent. Après quarante-cinq ans de mariage, j'ai connu le divorce, une famille divisée…

Des moments de solitude et d'errance me conduisirent au Secours Catholique.

Là, dans cette association, ne m'attendait non pas ma bonne fée d'antan, mais plusieurs fées ! Elles m'ont écoutée, aidée, accompagnée, soutenue de façon chaleureuse. Devant tant d'empathie et de bienveillance, je virevolte à nouveau, et je me dis que le destin n'est pas une chaîne mais un envol !

Je vous le dis aujourd'hui mes bonnes fées du Secours Catholique : avec moi et toutes les bonnes fées qui sillonnent le monde, nous volerons vers le Paradis.

Rolande

« Au fin fond de mes entrailles, est née la lumière »

LA BONNE NOUVELLE SELON VANESSA…

En ce temps-là, ma situation personnelle était catastrophique. Pas de travail, un logement insalubre, une vie de couple compliquée, un mal-être visible jusque sur mon visage…
Les regards autour de moi étaient loin d'être flatteurs, je me sentais jugée, salie, délabrée, dévalorisée par une vie que je n'avais pas choisie. Les jours et les mois passaient, inlassablement identiques les uns aux autres. Je me sentais prise dans un tourbillon fatal, condamnée par la vie. Je ressentais cette peine, cette colère, cette solitude au plus profond de mes entrailles. Je buvais la vie comme un vinaigre acide et destructeur.

Et puis, un jour, au fin fond de mes entrailles, est née la lumière… J'étais enceinte… La vie se développait en moi, quelque chose de beau venait habiter les ténèbres de mes entrailles. Je revivais, j'apprenais à envisager la vie autrement que dans la nuit froide… Je voulais garder cet enfant malgré ma situation. Mon compagnon, ma famille, mes propres parents ont essayé de me « faire entendre raison », comme ils disaient. Ils m'ont jugée imprudente, irresponsable, inconsciente, égoïste. Mon compagnon a préféré prendre la fuite, mes parents ont décidé de ne plus me parler, mes amis, quant à eux, pariaient entre eux sur mon avenir.

Seule ma voisine semblait me comprendre et vouloir m'aider. Elle aussi était considérée comme un « cas soc' » et je mentirais si je prétendais que je ne l'avais pas pensé aussi… C'est elle qui m'a tendu la main, qui a été là durant toute ma grossesse, là pour l'accouchement, là quand les services sociaux prétendaient vouloir m'aider à m'occuper de ma fille tout en pensant que je n'en étais pas capable, là quand les soucis d'argent devenaient insoutenables, là quand je me suis écroulée…
Et puis, à force de volonté, lorsque la colère et la révolte ont laissé place au pardon, je me suis relevée. J'ai pris ma vie en main, j'ai repris le travail, j'ai changé de logement, j'ai de nouveau une vie sociale qui me renvoie une belle image, et surtout ma fille, qui est aujourd'hui le soleil de ma vie, ma sauveuse.
Tout comme Christelle dont l'attention, la compréhension, la générosité et l'amour m'ont sauvée. Cette même Christelle qui se bat depuis cinq ans pour récupérer la garde de ses deux enfants ; cette même Christelle qui est jugée, insultée, humiliée dans sa vie de femme et de maman… Cette même Christelle qui m'a tendu la main alors que tout le monde lui tournait le dos…

Christelle, je ne te lâcherai pas et je te le dis : avec moi, tu seras au Paradis.

Vanessa

« Heureusement… »

LA BONNE NOUVELLE SELON THIERRY…

En ce temps-là, trois jeunes désœuvrés venaient de rouer de coups Thierry, 34 ans, handicapé, juste pour le plaisir, juste pour se marrer, juste parce qu'il n'était pas comme tout le monde… Comme si c'était sa faute… Depuis, Thierry est en fauteuil roulant et le regard, l'attitude des autres continuent de le persécuter.

« Oui c'est vrai, je suis né comme ça, hémiplégique, d'une maman de 16 ans qui m'a abandonné dès mes 2 ans, submergée peut être par cette responsabilité. Puis, comme dans *Vipère au poing*, j'ai côtoyé Folcoche, une belle-mère qui me confinait à la cave en me privant de nourriture parce que je n'étais pas comme tout le monde… comme si c'était ma faute…

Finalement, les voisins s'émurent de la situation et je fus confié à la DDASS avec une mention spéciale : "Celui-ci est un handicapé."
C'est à Font-Romeu, dans les Pyrénées, dans un site protégé, au milieu de copains comme moi, que j'ai passé ma jeunesse et mon adolescence. La nature et les animaux, ça, j'adorais. Avec Michel, mon prof, j'ai même passé mes trois étoiles de ski.

À ma majorité, je dus regagner la société et m'intégrer comme je le pouvais auprès de ces hommes qui m'avaient déjà condamné en me rejetant. Je me levais tôt, me couchais tard. J'acceptais n'importe quel petit boulot, même parfois mal payé, juste pour être comme tout le monde et subvenir à mes besoins.

De galères en galères, de vacheries en vacheries, j'ai fini par accepter d'entrer dans un atelier protégé. J'y ai connu Lydia, mon rayon de soleil, ma joie de vivre. Nous nous sommes mariés en 2008 devant Monsieur le Maire comme tout un chacun et devant Monsieur le Curé : nous sommes profondément croyants. Peut-être que, sans ces jeunes qui m'ont cloué sur ce fauteuil, j'aurais presque pu avoir la vie de tout le monde.

Maintenant, je pèse 130 kg et passe la plupart de mes journées entre mes quatre murs avec le même regard des autres lorsque j'arrive à m'en échapper, faisant sourire les badauds avec mes gestes maladroits et mes difficultés pour me déplacer…

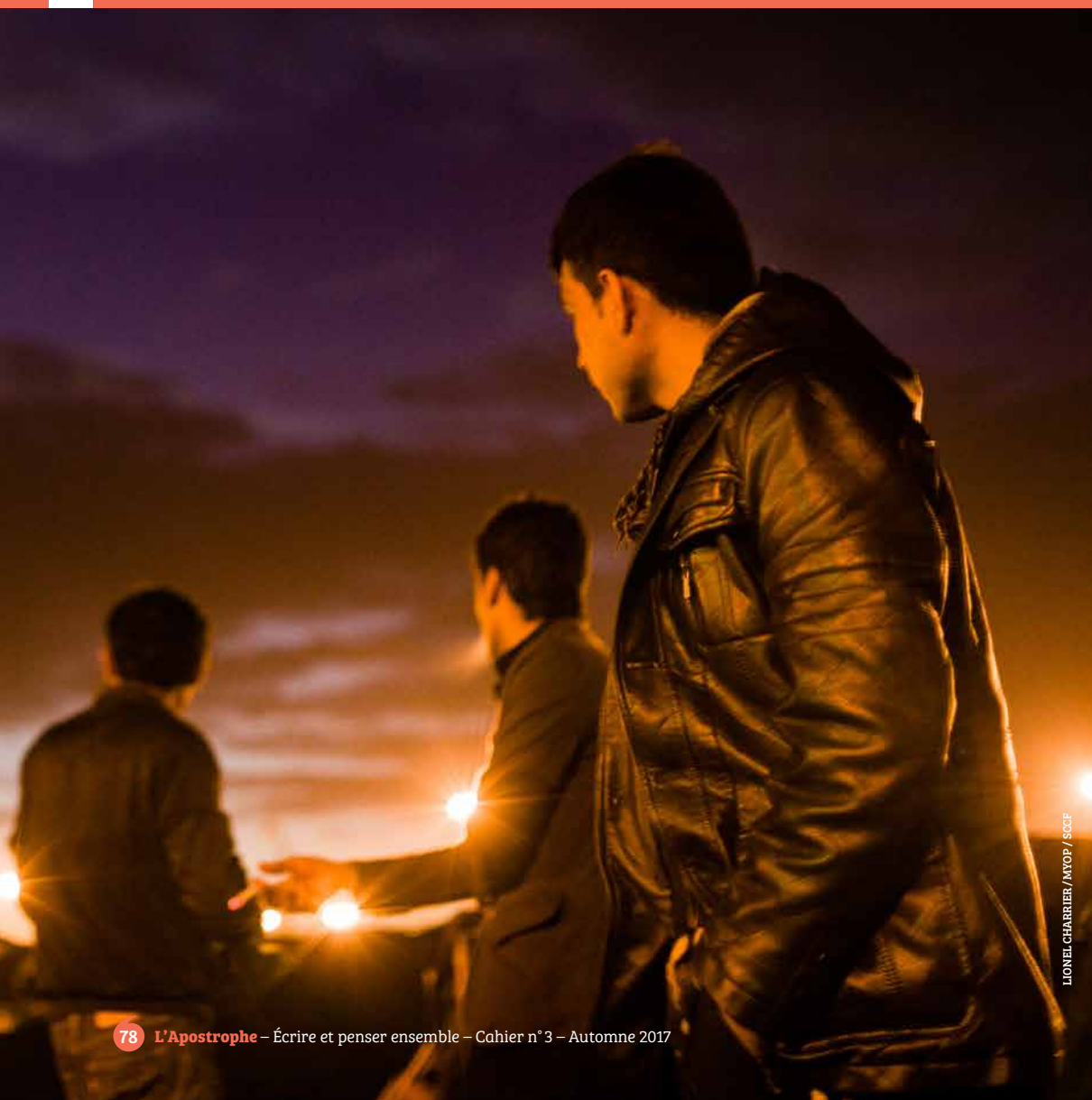
"Y'en a marre des cas soc' et en plus handicapés…" Comme si c'était ma faute…
Heureusement, il y a Lydia.
Heureusement, il y a Quentin, mon neveu, qui vient me voir tous les jours ou presque et qui, du haut de ses 12 ans, prend fait et cause pour me défendre quand on se moque de moi.
Heureusement, il y a les bénévoles du Secours Catholique qui viennent partager un moment de temps en temps.
Heureusement, il existe encore des hommes et des femmes qui me regardent avec les yeux du cœur, mais ils sont encore si peu…

« Heureusement, il y a Quentin, mon neveu, qui vient me voir tous les jours ou presque et qui, du haut de ses 12 ans, prend fait et cause pour me défendre quand on se moque de moi. »

À vous tous, je vous le dis : « avec ces hommes et ces femmes de cœur, je suis sûr qu'un jour nous serons réunis au Paradis. »

Thierry
(coécrit avec Gérard, bénévole)

La parole à un porteur de projet, un acteur, un entrepreneur qui s'implique au quotidien pour « agir ensemble » et mener des actions qui placent les personnes en difficulté au cœur de la mobilisation. Une relecture pour témoigner de la richesse de l'expérience vécue.



LIONEL CHARRIER / MYOP / SCCF

À propos de l'auteur

*Bénévole de terrain au Secours Catholique depuis vingt-quatre ans avec les personnes sans domicile et depuis quatre ans avec les familles à la rue ou en bidonville, Nicolas Clément est aussi président du collectif « Les morts de la rue » et d'« Un ballon pour l'insertion ». Il est également l'auteur d'*Une soirée et une nuit (presque) ordinaires *(Éditions du Cerf, 2015).*

Vingt-quatre ans de rue, est-ce bien raisonnable ?

Non, je ne suis pas sans domicile ! Mais, depuis vingt-quatre ans, c'est vrai, j'accompagne des personnes à la rue, en hébergement ou en bidonville.

Pourquoi le faire ? Pourquoi continuer ? Pourquoi, alors que le nombre de personnes concernées semble ne jamais cesser de croître, et, dans ce cadre, comment ne pas baisser les bras ? Comment faire confiance à des gens dont « tout le monde sait » qu'ils ne cherchent pas de travail, qu'une partie vole et que la plupart, quand ils sont étrangers, viennent en France essentiellement pour profiter de nos allocations ? On veut bien être gentil mais pas « poire » et que peut-on trouver à ces gens qui, en plus, ont les moyens de s'offrir un portable ? Pourquoi aider ces étrangers qui feraient mieux de rester chez eux et qu'on finit pourtant par assister plus que nos propres pauvres ?

Pourquoi donc ? Éducation, sentiment du devoir, réflexe chrétien… Sans doute, tout cela au départ. Mais, aujourd'hui, c'est d'abord et avant tout la joie, le plaisir de la rencontre et même l'amitié. Mais aussi la colère face au gâchis et face aux « informations » fausses.

…

En 1993, quand j'ai rejoint les équipes d'accueil de rue du Secours Catholique, j'étais partagé entre le sentiment d'être une sorte de héros (peu de gens encore se lançaient ainsi à la rencontre des personnes sans domicile) et une assez lourde appréhension en me demandant ce que j'allais bien pouvoir leur dire. À cette époque, l'accueil de rue (une table, de l'eau chaude, du café soluble, de la poudre de lait ou de chocolat, des sachets de thé, et c'est tout) se tenait aux abords de la gare de Lyon, dans un coin obscur et sentant un peu l'urine. Quand je suis arrivé, j'ai d'abord vu une masse indistincte de silhouettes qui m'ont paru assez peu engageantes. Et puis je me suis approché ; on m'a demandé de servir et, progressivement, j'ai découvert des *visages*, des personnes *toutes différentes* les unes des autres. J'ai commencé par demander aux gens ce qu'ils voulaient boire, s'il leur fallait un sucre ou deux,

s'ils souhaitaient un nuage de lait. Et puis, à mesure qu'ils revenaient se faire servir, quelques échanges se sont amorcés autour du football (je n'en suis vraiment pas expert mais j'écoute, parfois, mes fils), des enjeux politiques, du temps qu'il faisait, des derniers potins… Bref, des discussions « normales », comme avec n'importe qui, sans plonger dans le *pathos*, sans questions sur leur passé et les « raisons » (si tant est qu'elles soient « démêlables ») qui les avaient menés à la rue. Relation neutre, sans enjeu, sans promesse, sans dons (qui obligent souvent l'autre à jouer un rôle pour obtenir ce qui est proposé) ; mais pas relation « blanche ». Au contraire, cette « neutralité » face à la personne, à ses besoins et à son histoire, permet une forme d'égalité ; on est au même niveau. Bien sûr, si, à un moment, l'autre veut en dire plus sur son parcours, il n'est pas question de ne pas écouter, mais ces confidences ne sont nullement sollicitées. Ainsi, pour bon nombre de ceux que je connais (pour certains, depuis plus de vingt ans), je ne sais même pas toujours où ils dorment, si c'est complètement à la rue, dans un parking, un centre d'hébergement ou une chambre au 6e étage ou encore ailleurs. Et cela m'est égal ; c'est leur choix de partager ou non cette information qui ne m'est pas essentielle : je ne suis pas travailleur social et la seule chose qui m'intéresse, c'est la relation qu'on peut tisser ensemble. Après tout, je n'ai pas besoin de connaître les revenus de quelqu'un pour nouer une relation amicale avec cette personne. Ce qui compte, autant pour l'ADF (« avec domicile fixe », comme Pedro Meca qualifiait ceux qui n'étaient pas dehors) que pour les personnes sans domicile, c'est *l'entente et le lien* qui peuvent se constituer entre nous ; leurs revenus et/ou leur habitat ne sont que marginaux dans cette relation.

« Les conversations sont animées, les blagues et les rires fusent ; on se tape sur l'épaule, heureux de se revoir et puis, parfois, dans un coin, quelqu'un, plus grave, confie un souci, une angoisse à un bénévole ou à un ami de la rue. »

Il faut bien reconnaître que ça marche ! Les nouveaux bénévoles ou même les passants sont souvent frappés par la *gaieté* qu'il y a sur notre coin de trottoir. Après moult pérégrinations (à la gare de Lyon, ont succédé, en vrac, la gare Montparnasse, La Motte-Piquet, Edgar-Quinet, la République, la Nation, Saint-Marcel…), nous sommes au Châtelet. Comme il n'y a pas de riverains pour nous chasser, nous y sommes déjà depuis plusieurs années. Les conversations sont animées, les blagues et les rires fusent ; on se tape sur l'épaule, heureux de se revoir et puis, parfois, dans un coin, quelqu'un, plus grave, confie un souci, une angoisse à un bénévole ou à un ami de la rue. De temps en temps, bien rarement, une tension, une bouffée de violence de l'un ou de l'autre dont la journée a été trop rude et qui n'est pas parvenu à en déposer le fardeau avant de venir. Mais, la plupart du temps, l'atmosphère est paisible et joyeuse. Et, même s'il pleut ou fait froid, tout le monde, bénévoles et accueillis, reste fidèle au rendez-vous.

…

Assez vite, après avoir démarré nos accueils de rue, on s'est interrogés sur ceux qui ne venaient pas, qui n'osaient pas, ne voulaient pas venir. Comment

les rejoindre ? Comment aussi les reconnaître ? De fait, pendant la journée, comment repérer une personne sans domicile, sinon en se polarisant sur ceux qui ont « la tête de l'emploi », ceux qui ressemblent à l'image qu'on se fait d'une personne à la rue ? Mais c'est risquer de manquer les trois quarts des personnes concernées, soit tous ceux qui, précisément, n'ont pas cette allure. Alors, le plus simple, c'est de tourner la nuit : ceux qu'on rencontrera couchés dehors, par définition, seront bien des personnes sans domicile. Et nous tournons ainsi de 23 heures à 3, 4 ou 5 heures du matin. On est d'abord frappés par la beauté de Paris qu'on redécouvre ainsi en le sillonnant en tous sens pour trouver des personnes prêtes à nous accueillir sur leur coin de trottoir et qui, bien sûr, ne dorment pas.

Ici, on retrouve Jim, élégant Anglais, farceur et joueur, qui teste les connaissances des bénévoles qui le visitent en demandant, par exemple, de citer les dix plus grands pays comptant plus de cent millions d'habitants. On était inquiets car, pendant quelques semaines, il avait disparu. En fait, le froid l'avait tenu caché mais, avec la remontée du thermomètre, il est revenu et on passe ensemble un beau et bon moment. Plus loin, c'est Alain, à l'allure de clochard plus « classique » : on se connaît depuis des années ; on évoque Hélène, délicieuse et tonique bénévole de 87 ans, toujours active et qu'il apprécie beaucoup. Là, c'est une famille roumaine qui somnole et qu'on laisse dormir. Dans un autre quartier, c'est un homme encore jamais rencontré qui nous explique combien le mois de décembre était un bon mois pour la manche mais que janvier lui est très inférieur ; et, comme un bon commercial, il nous fait toute une typologie de ses clients et, aussi, des villes les plus rentables car, réellement sans domicile, il voyage sans cesse aux quatre coins de l'Hexagone. Le long d'un hôtel particulier, on avise un corps dans un sac de couchage ; on s'approche doucement et on propose un café en murmurant : s'il dort, il ne se réveillera pas, mais s'il est juste pelotonné, attendant le sommeil, il sortira la tête du sac ; et là, c'est bien ce qui se passe. C'est un Polonais, lui aussi inconnu de notre équipe. Arrivé en France il y a une quinzaine d'années, il a travaillé dans le bâtiment puis, pour une raison inconnue, a lâché prise et a dévissé jusqu'à tomber dans la rue. Cette nuit, il fait très froid (– 3 °C) et le café devrait être le bienvenu. De fait, il en a commandé un, mais il ne le boit pas et, quand on lui fait remarquer qu'il va devenir froid, il assure qu'il s'en moque : pour lui, l'essentiel, c'est de parler ! Pendant la journée, il voit beaucoup de monde ; les gens lui apportent à manger et lui donnent un peu d'argent mais très peu lui parlent et il en crève. Alors là, avec nous, il se rattrape et on passe près de trois quarts d'heure ensemble, parlant de tout, de rien, comme si on se connaissait depuis des années. Quand, finalement, on décide de partir, il nous retient encore un peu et nous montre son trésor, une photo de Jean Paul II serrée contre son cœur avec une médaille qu'il embrasse…

> *« C'est là aussi un des plaisirs de ces rencontres, tant en sortie de nuit qu'en accueil de rue : il n'y a pas d'enjeu de pouvoir ; il n'y a pas de recherche de productivité. »*

C'est là aussi un des plaisirs de ces rencontres, tant en sortie de nuit qu'en accueil de rue : il n'y a *pas d'enjeu de pouvoir* ; il n'y a *pas de recherche de productivité*. On est aux antipodes de la vie d'entreprise. Au travail, et surtout si on a des fonctions à responsabilité, les jeux de pouvoir sont au cœur de l'activité, de même que la recherche de rendement et d'efficacité. Ici, il n'y a rien de tout cela. Presque au contraire. Et c'est un vrai repos.

...

Depuis quelques années, au gré de nos tournées de nuit, on a rencontré de plus en plus de familles à la rue. Cela m'a touché, agacé, « perplexé », remué, intrigué... J'ai voulu les connaître mieux, comprendre leurs raisons, leurs parcours. Et j'ai eu de la chance : au Secours Catholique, précisément, existait une équipe spécialement dédiée aux familles à la rue et en bidonville. Je me suis inscrit dans ce groupe, un peu timidement au début. Et je me souviens de ma première visite d'un bidonville. Je suivais comme son ombre Nathalie, bénévole aguerrie, tout à fait à l'aise avec ces populations, alors que toutes les représentations qu'on se fait traversaient mon esprit et me faisaient craindre, dans un ordre indéterminé, d'être agressé, dépouillé, volé... Eh bien, rien de cela ne s'est passé. Au contraire, une femme nous a ouvert sa cabane et nous a proposé des sarmalés (excellent plat roumain que je n'arrive pas vraiment à définir), tout en discutant gaiement avec Nathalie. Depuis, quatre ans se sont écoulés et je passe quelque quatre à huit heures par jour avec ces familles. En bidonville ou assis avec elles sur le trottoir (mais ma valeur ajoutée en termes de rendement de mendicité est nulle !), puis à les accompagner dans des démarches très variées : obtenir une domiciliation (c'est-à-dire obtenir une adresse postale agréée par les pouvoirs publics pour recevoir du courrier administratif ; c'est le point de départ indispensable avant de pouvoir lancer n'importe quelle autre formalité) ; demander une aide médicale d'État (AME) ; aider à l'ouverture d'un compte bancaire (sans lequel aucun travail régulier n'est possible puisqu'on ne peut être payés autrement que par chèque ou virement ; mais réel parcours du combattant tant tout est fait, y compris au niveau de la Banque de France, pour rendre cette opération presque impossible) ; accompagner des femmes dans leur maternité ou dans des démarches de contraception ; inscrire des personnes à Pôle Emploi ; faire des CV ; les suivre dans leurs démarches de recherche d'emploi ; inscrire les enfants à l'école (très variablement faisable selon les quartiers et les Mairies) et assurer le lien entre l'école et les parents...

> *« Cela m'a touché, agacé, « perplexé », remué, intrigué... »*

À ce rythme-là, en passant autant de temps ensemble, on se découvre, on croit repérer des points communs entre ces personnes et, patatras, dès qu'on pense avoir saisi une « caractéristique des Roms », on s'aperçoit que, eux comme nous, sont bien difficiles à catégoriser. Ainsi, par exemple, pour le lieu où habiter : certains ne veulent pas entendre parler d'hébergement et voudraient

juste qu'on leur fiche la paix dans des bidonvilles où il y aurait l'eau courante (ce sont surtout ceux qui vivent de la ferraille et ont besoin d'espace pour la traiter) ; d'autres pensent préférable de tout faire pour être hébergés à l'hôtel par le Samu social, même si c'est parfois très loin, même s'ils ne peuvent faire la cuisine ; d'autres encore se sentent moins mal à dormir dans la rue… Pour nous, les choses sont plus simples : il s'agit simplement d'avoir un toit. Le seul enjeu étant sa taille et son éloignement. Pour eux, cette perspective est si lointaine qu'elle n'est guère envisagée et que seules sont pratiquées des stratégies de pis-aller…

> *« Je suis impressionné par l'ouverture et l'accueil pratiqués par nombre de riverains. »*

Mais une chose est sûre : autant je suis parfois exaspéré de tous les freins qui les verrouillent et des expulsions qui les fragilisent et les empêchent de construire à terme quoi que ce soit (les habitants d'un bidonville que nous suivons au nord de Paris ont été expulsés quatre fois en un an ; comment penser qu'une scolarisation ou qu'une inscription à Pôle Emploi soient possibles ?), autant ma colère est grande face au comportement de certains fonctionnaires qui rusent avec leurs règles pour les rendre parfois inapplicables, autant, en revanche, je suis épaté par la gentillesse et la bienveillance de certains autres de leurs collègues, autant aussi je suis impressionné par l'ouverture et l'accueil pratiqués par nombre de riverains qui vont jusqu'à ouvrir leurs salles de bains ou leurs appartements pour tel ou tel (les élus qui redoutent les réactions de leurs électeurs et confondent les cris des plus virulents avec l'expression de tous devraient s'installer sur le trottoir avec ces familles et voir comment, en vrai, se comportent les gens : ils seraient bien surpris !)… Surtout, je suis vraiment très admiratif devant la capacité de rebondir de ces familles ! Les jours qui précèdent chaque expulsion, la grande question qu'on nous pose, c'est : « C'est quand, casse ? », mais elle est posée subrepticement, l'air de ne pas y toucher. Et puis, quand la destruction survient (les pelleteuses n'attendent même pas que les familles soient vraiment parties : elles détruisent le camp sous les yeux de ses habitants ; sans doute pour les « éduquer », pour le cas où ils n'auraient pas compris !), ils partent, cherchent un nouvel interstice dans le tissu urbain, vont se coincer dans un endroit abandonné, inutilisé, au milieu de nulle part et qui, soudain, va revêtir une importance considérable pour son propriétaire qui n'aura de cesse que d'expulser pour récupérer ce terrain dont il ne faisait rien et dont, le plus souvent, il continuera de ne rien faire. Mais eux, à chaque fois, reconstruisent, se réinstallent, redémarrent une nouvelle vie…
Il faut, ici, évoquer les enfants, leur incroyable soif d'apprendre, leur gaieté, leur caractère éveillé, leur « pétillance » et aussi l'affection très forte de leurs parents et leur désir, si fort et si difficile à concrétiser, de leur donner une vie meilleure.

…

Est-ce que, quand je raconte ainsi ces rencontres, on peut me taxer de naïveté, d'optimisme béat ? Tout le monde (du moins du côté des pauvres) serait-il exclusivement beau, bon et gentil ? Certes, non ! Mais pas plus qu'ailleurs et peut-être avec moins de rouerie. Un Roumain qui vole un portable (ce que je réprouve complètement) passe souvent quelques mois en prison, s'il est pris ; ceux qui trichent à l'ISF (qui n'est que déclaratif et donc souvent sous-évalué) ne courent guère de risque sauf celui, rare, d'un redressement[1]… Mais, tout de même, je reste surtout frappé, tant pour les personnes sans domicile que pour les familles à la rue, par leur courage et leur étonnante capacité de résistance. Le collectif « Les morts de la rue » compte chaque année le nombre de personnes qui meurent sans domicile et leur âge moyen ; celui-ci reste constant d'année en année à 49 ans, soit trente ans de moins que la population ordinaire. Mais quand on regarde leurs conditions de vie, on s'étonne que ce ne soit même pas plus tôt ! Et, pourtant aussi, leur capacité de rebondir, même pour les plus cabossés par la vie, est impressionnante : l'association « Un ballon pour l'insertion » organise pour eux des séjours d'une semaine, très intenses, de 8 heures du matin à 22 heures 30, quasiment non-stop ; les personnes tiennent le coup, chacune à son rythme, mais avec obstination ; elles rentrent fatiguées mais épatées d'elles-mêmes, heureuses de s'être dépassées et comprenant qu'elles peuvent désormais rebondir.

« Les personnes tiennent le coup, chacune à son rythme, mais avec obstination ; elles rentrent fatiguées mais épatées d'elles-mêmes, heureuses de s'être dépassées et comprenant qu'elles peuvent désormais rebondir. »

…

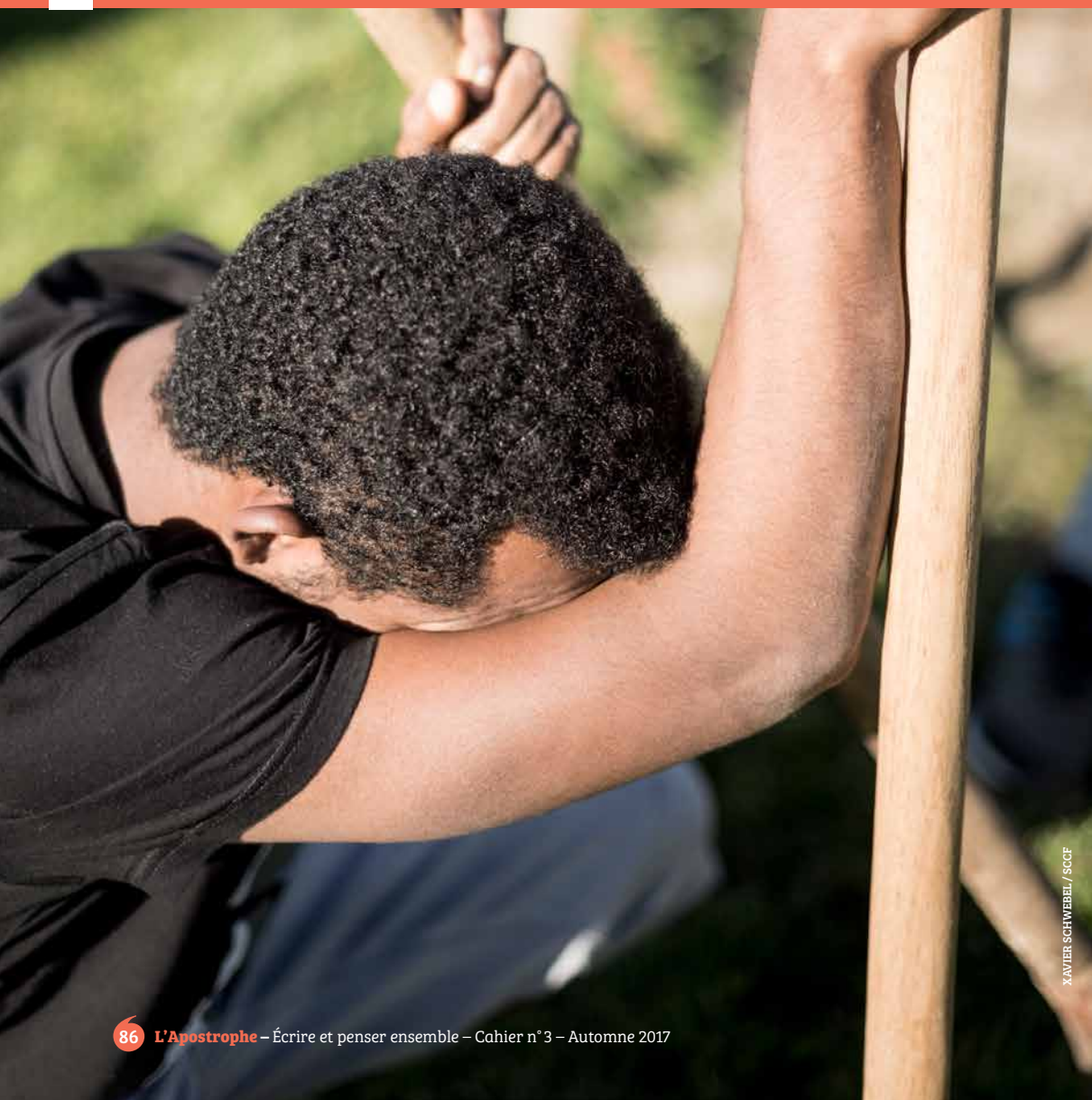
Les boussoles qui me guident sur ce chemin, au-delà des personnes elles-mêmes et de leur réelle beauté, aussi « déglinguées » soient-elles, ce sont surtout des chrétiens (et le Christ bien sûr), de Charles de Foucauld au père Albert Rouet, en passant par l'Abbé Pierre, Guy Gilbert, le pape François ou Jean-Baptiste de Foucauld. C'est aussi Stéphane Hessel que j'ai eu la chance de connaître : comme lui, je pense avec Victor Hugo que « ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent ».

1 Il convient de rappeler trois points importants, bien loin des idées reçues : 1) les allocations en tout genre sont très difficilement accessibles aux étrangers : les conditions posées pour en bénéficier sont très dissuasives (il suffit de monter des dossiers pour le constater) ; 2) même quand on remplit les conditions, c'est si difficile que 20 % à 60 % de ceux qui ont droit – Français ou étrangers – à une allocation, n'en bénéficient pas ! Pour le seul RSA, l'« économie » annuelle est de cinq milliards ! 3) la fraude sociale existe et compte pour 150 millions d'euros ; la fraude fiscale, notamment à la TVA est de… 60 milliards d'euros (*cf.* « l'autre campagne » du CAU, collectif des associations unies face au mal-logement) ; il faut certes lutter contre la première mais pourquoi « oublie-t-on » tant la seconde… 400 fois plus élevée !

Mais je voudrais finir avec Maurice Zundel : « Vous verrez combien une foule se transfigure quand vous projetterez, sur chacun des individus qui la composent, le mystère de votre âme, et que vous estimerez ses besoins à la mesure des vôtres, en lui reconnaissant un droit égal d'y satisfaire. » Si ces mots, prononcés à la radio en 1935, sont pris au sérieux, vraiment, alors on trouvera les moyens ; alors, réellement, on cessera de tolérer l'intolérable.

Nicolas Clément

Des livres – romans ou essais –, des films – fictions ou documentaires –, des spectacles de toutes sortes… lus, vus et commentés par les personnes directement concernées par le thème abordé. Des éclairages pour donner envie…



XAVIER SCHWEBEL / SCCF

Agir avec les pauvres contre la misère

À l'initiative d'ATD – Quart-monde, le livre *Agir avec les pauvres contre la misère* est le premier d'une nouvelle collection : « Pouvoir d'agir », publiée aux éditions de l'Atelier (10 €). « Des livres pour mettre en pratique et développer la démocratie et donner envie d'agir, sans plus attendre. »

« La misère, je suis contre ! », nous avait dit un brave Monsieur au cours d'une rencontre…
Et, de fait, tout le monde ou presque est d'accord pour combattre la misère. Sauf qu'au-delà des positions de principe, nous n'en prenons pas toujours les moyens. Il est là bien sûr question de partage plus équitable des ressources, d'accès réel aux droits dans tous les domaines, de moyens financiers, mais pas seulement : il s'agit aussi de décider d'agir avec les personnes qui vivent la misère et l'exclusion pour gagner en pertinence. « Ils n'en sont pas capables, ils sont trop écrasés par ce qu'ils vivent », entend-on parfois. Ce livre fait la démonstration inverse et emmène le lecteur à la découverte d'une trentaine d'initiatives, parmi beaucoup d'autres, qui associent les premiers intéressés à l'action contre la pauvreté.

Les intuitions et pratiques qui y sont présentées consonnent fortement avec ce que nous cherchons à vivre au sein de notre association : le fait de mener le combat contre la misère, de façon très concrète, avec les personnes concernées, est une condition de succès. Les actions correspondent ainsi mieux aux vrais besoins des gens, tels qu'eux-mêmes peuvent seuls les percevoir.

L'association « La bagagerie, mains libres » à Paris, par exemple, permet aux personnes sans domicile de se délester des bagages qui les alourdissent ordinairement. C'est une initiative qui est partie des personnes elles-mêmes et leur permet d'avoir le dos et les mains libres pour effectuer leurs démarches, se déplacer, voire danser… Danser, oui… pourquoi pas ? Après tout, un SDF peut aussi avoir le droit de danser… sauf qu'avec un ou plusieurs sacs, ce n'est pas facile. C'est très simple, c'est très concret, cela ne révolutionne pas la face du monde, mais ça soulage bigrement ceux qui en bénéficient. À défaut de tout changer, il faut être attentif aux mille et une petites initiatives qui améliorent sérieusement la qualité de vie des gens. Et ils sont les mieux placés pour le savoir.

Pour le dire avec la belle formule de Bruno de Goër, médecin, organisateur de co-formations avec ATD – Quart-monde, cité dans le livre : « Le cordonnier sait fabriquer et réparer la chaussure, mais celui qui la porte est le seul à savoir où elle fait mal. »

Bref, ne sous-estimons pas les savoirs de ces personnes. Il est essentiel et urgent de faire appel à leur expérience de vie et à leur intelligence, pour gagner ensemble en efficacité et en pertinence dans notre combat contre la misère.

Le livre ne se contente pas de faire une présentation idéalisant les actions menées, il donne la parole aux acteurs qui analysent non seulement leurs réussites, mais aussi leurs difficultés et leurs limites. Il invite à entrer dans une dynamique cherchant à aider les personnes qui vivent des situations difficiles à vaincre leurs appréhensions, à retrouver le chemin de la confiance dans leurs capacités à agir très concrètement sur leur situation et dans leur environnement.

L'enjeu est de leur permettre de sortir du rôle assigné de simples « bénéficiaires » passifs d'aides sociales, d'être reconnus comme des acteurs à part entière et non complètement à part. Et cela marche ! Modestement, bien sûr… Mais de façon essentielle… et inspirante !

Une confirmation, peut-être…
Et une invitation, sûrement !

Daniel Poutrelle et Jean-Marc Boisselier

Agir avec les pauvres contre la misère
de Bertrand Verfaillie
Éditions Quart monde – Éditions de l'Atelier
2016

« À l'air libre » : un vent de liberté

Des membres du comité éditorial de *L'Apostrophe* ont visionné et apprécié le documentaire « À l'air libre », qui présente l'expérience de la ferme de Moyembrie dans l'Aisne : une exploitation agricole devenue lieu de travail et de réinsertion pour des personnes détenues en fin de peine. Fort de son expérience et à sa façon, impliquée, Tof, appuyé par son amie Lula, nous fait découvrir de cette réalisation synonyme, pour ses résidents, d'espoir et d'ouverture à une vie nouvelle. À l'air libre.

Sept heures, l'heure du réveil… Une nouvelle fois, orchestré par les grosses clés qui ouvrent bruyamment ces lourdes portes qui font face aux barreaux. Il me semble que la lumière que, malgré tout, ils laissent passer, vient aujourd'hui éclairer différemment ces neuf mètres carrés dans lesquels je suis enfermé depuis tant d'années. C'est que ce jour d'hui sera différent : il sera le dernier d'une longue, trop longue série !

Non que j'aie décidé d'en finir avec cette vie, mais parce que je sais que, dès demain, mon quotidien va complètement changer : à la place des cris, des râles ou des insultes, proférés par mes compagnons de cellule pour saluer le commencement de la journée, je risque d'entendre le chant matinal du coq ou des oiseaux, le meuglement des vaches à l'heure de la première traite, ou peut-être les aboiements de chiens traînant dans une cour de ferme à la recherche d'attention…

Eh oui : demain, je quitte la pénitentiaire pour un endroit isolé en pleine campagne, qui accueille des prisonniers en fin de peine pour un programme de réinsertion. Le but est de redonner confiance et de valoriser toutes ces personnes usées, voire détruites par leurs années de détention. Finis les petits déjeuners en tête à tête avec mon codétenu, à coups de café lyophilisé distribué la veille au soir, avec peut-être un peu de pain qu'il m'aura fallu garder… Je ne sais à cette heure où je m'en vais, mais j'attends avec impatience l'arrivée d'Anne-Marie, que je ne connais pas encore… mais qui va m'accompagner tout au long de cette nouvelle aventure.

Pour Anne-Marie, les valeurs humaines n'ont pas de prix et elle se donne corps et âme pour nous redonner une chance, le goût et l'envie de vivre, pour faire en sorte qu'un « paria de la société », comme je l'ai si souvent entendu, puisse reprendre ses marques. Bien des gens pensent qu'après avoir été privé de tous mes droits et de ma liberté pendant tant d'années, je ne peux que me perdre dans les bas-fonds d'une vie foutue, sur le chemin d'une récidive annoncée…

Et bien, non !

Dans ce lieu nouveau, je découvre qu'il reste encore des personnes positives qui ne baissent jamais les bras et qui se battent pour qu'avec le peu de moyens qu'on leur attribue, elles puissent redonner goût à la vie aux échoués, condamnés, à tous ceux, dont je fais partie, qui n'ont pas respecté certaines règles.

Les « montrés du doigt »…

Et me voilà sur la route qui m'emmène à Moyembrie, dans une voiture qui n'est pas cellulaire, dont les portes s'ouvrent de l'intérieur, sans menottes aux poignets, ni entraves aux chevilles et avec, comme accompagnant, non pas des gendarmes ou tout autre représentant de la loi mais un encadrant venu me chercher pour cette nouvelle destination qu'il me tarde de découvrir.

Je ne porte aucun regard derrière moi : maintenant, c'est devant que je me dois d'aller ! J'ai été choisi pour ce programme de réinsertion qui m'éloigne à tout jamais de ce monde carcéral pour me donner la chance de me reconstruire dans un milieu rural où je vais réapprendre les gestes simples et quotidiens d'une vie laissée en friche pendant tant d'années.

Ça y est, nous sommes arrivés !

Présentation des résidents déjà en place et des encadrants qui, tout de suite, se montrent très accueillants et très impliqués dans cette structure sortie de nulle part et planquée je ne sais où ! Très vite, je comprends que je vais m'y plaire, même si je ne connais rien aux travaux de la ferme… et que je n'ai jamais chaussé une paire de bottes de ma vie !

Ce milieu rural est sûrement la plus belle chose qui pouvait m'arriver pour finir de payer ma dette envers la société. Dès le premier jour, je retrouve l'appétit de vivre. Tous ces petits gestes du quotidien dont on m'a privé me donnent réellement l'impression d'exister, d'être utile et c'est là où le mot « réinsertion » prend tout son sens. Redonner de la lumière à un être éteint.

Je suis heureux !

Heureux de passer mes journées à m'occuper des chèvres pour que d'autres accueillis puissent avec le lait fabriquer les fromages que d'autres « accomplis » iront vendre sur les petits marchés de village. Et puis, j'apprends aussi ce que la terre a comme ressource pour nous nourrir, je la travaille à mains nues tant il est bon de la toucher, de la sentir et de pouvoir manger chaque jour le fruit de mon travail. Pouvoir admirer le soleil se levant sur des collines verdoyantes, s'occuper des chèvres avec Jean-Luc, respirer la vraie nature, avant de rejoindre Fred qui, lui, travaille le lait pour le transformer en fromage…

La vie est belle !

S'il me reste du temps, puisque je suis en apprentissage, j'irais voir Daniel : encore un homme heureux planqué derrière ses fruits et légumes et qui, lui aussi, a beaucoup à m'apprendre. Et puis, ce soir, après avoir partagé un noble repas préparé par nous-mêmes, avant que la fatigue tant appréciable ne m'emmène retrouver Morphée, je discuterai peut-être avec Jean-Marc. Il me racontera sûrement sa longue peine et ses regrets, sa mère qu'il aime tant et ses enfants perdus dans sa mémoire, qu'il ne reverra sans doute pas ; il me parlera de ces heures noires, ces instants de trépas, avec les barreaux pour tout horizon. Je l'écouterai tout en me dévoilant, moi aussi, car je sais maintenant que j'ai trouvé ma place.

Au « rendez-vous des échoués » ou sur « la rive des naufragés », j'ai même laissé ma bouée à l'entrée tant les maîtres-nageurs y sont devenus salvateurs… Ici, enfin, je respire, je vis ou plutôt je revis, oubliant ces neuf mètres carrés qui ont pris tant d'années de ma vie, laissant mon âme se disperser et mon cœur se déchirer au gré de ces absences qui auront accompagné ce temps maudit. Il est des personnes au cœur desquelles la liberté, l'amour et la fraternité sont ancrés, des personnes pour qui l'être n'est pleinement humain que si d'autres humains prennent le temps de le connaître, de le comprendre et de l'accompagner à n'importe quel moment de sa vie. Des personnes comme celle-ci, grâce à Dieu, il y en a et j'en ai rencontrées grâce à ce programme.

À propos : le prix à la journée est bien moins élevé qu'en structure carcérale !
Que ne propose-t-on pas plus souvent ce type de lieu ?
Cherchez l'erreur !
Que font les responsables ?
Se posent-ils les bonnes questions ?

Auraient-ils peur de déraciner l'arbre qui ne pousse plus, enclavé qu'il est entre quatre murs en briques, ornés de barreaux en fer, pour le replanter là où « l'air libre » est la seule solution pour qu'il puisse reprendre vie ? Que cherche-t-on vraiment quand on enferme un homme ? À méditer…

Il y a, en tout cas, bien d'autres réponses, autrement efficaces pour payer la fameuse « dette à la société » et favoriser un retour réussi vers la vie sociale. J'espère que ce projet, qui mêle humanité et simplicité de travaux en proximité avec la nature, fera des émules partout en France ! ■

À l'air libre,
documentaire de Nicolas Ferran
et Samuel Gautier, mai 2016
Durée 80 minutes
Disponible en DVD sur *www.alairlibre-lefilm.com*

Où trouver *L'Apostrophe ?*

L'Apostrophe est une revue semestrielle du Secours Catholique – Caritas France.

Elle est accessible gratuitement au format numérique à l'adresse *lapostrophe.secours-catholique.org*. Vous pouvez également commander, gratuitement à cette même adresse, un à cinq exemplaires papier du numéro désiré.

L'abonnement à *L'Apostrophe* est réservé aux groupes membres du Secours Catholique et de son réseau.

Pour toute information ou abonnement, contactez-nous à :
emmanuel.maistre@secours-catholique.org

L'Apostrophe est une revue semestrielle éditée par le Secours Catholique – Caritas France et imprimée à 6 000 exemplaires.

Version numérique sur *lapostrophe.secours-catholique.org*

Directrice de publication : Véronique Fayet

Comité éditorial : Khalid, Cyril, Jacques, Jean-Marc, Thierry, Emmanuel, Daniel.

Création maquette : Guillaume Seyral / Secours Catholique – Caritas France

Iconographie : Élodie Perriot

Photo de couverture : Christophe Hargoues / SCCF

Correction : Olivier Pradel

Impression : Centr'Imprim

Ont participé à ce numéro :

Groupe « l'escale de Dreux » (Eure-et-Loire) : Claire, Chantal, David, Anne-Marie, Jean-Pascal, Gérard, Rémy, Denise, Daniel P. et Daniel M.

Groupe de Roubaix : Reguia, Asma, Djamila, Zahra, Gérard, Redhouane, Thiziri, Aboubacar, Saïd, Zoheir, Allal, Dany et Malika.

Groupe des femmes du Secours Catholique de Villeneuve-Saint-Georges : Marlène, Fadila, Lucia, Véra, Denise, Thérèse, Khedija, Martine, Marta, Fanta, Christine et Hédia.

Les membres du groupe de création animé par le collectif « La parole des sans-voix » : Farah, Marielle, Flore, Lucienne, Alexis, Liana, Romain et Stéphanie.

Les membres de groupes de détenus du centre pénitentiaire de La Farlède (83) et leurs familles.

Les membres de groupes du Secours Catholique de Seine-et-Marne : Jean-Louis, Rolande, Vanessa, Thierry, Amélie et Maryline.

Et, par ordre d'apparition : Thierry, Michel, Tof, Henri, Daniel, Claude, Dany, Malika, Pascal, Souad et Moncef et Nicolas C.

Rédaction : Secours Catholique – Caritas France, 106 rue du Bac, 75 007 Paris.

Contact : Emmanuel Maistre, *emmanuel.maistre@secours-catholique.org*

ISSN 2553-1417

L'Apostrophe (Paris 2017)

L'Apostrophe, une revue dont les auteurs sont des personnes qui, par leur expérience personnelle face à la précarité, ont développé une expertise sur les questions de pauvreté.

Au sein du Secours Catholique – Caritas France et des organisations engagées contre la pauvreté, des hommes et des femmes vivant des situations difficiles s'expriment, relisent leur parcours, le mettent en mots, partagent ce qui est important pour eux et leur ressenti, et parviennent ainsi à élaborer une pensée collective.

Tous les six mois, un regard « de côté » qui permet de regarder et comprendre la société « autrement » et de l'interroger, voire l'apostropher.

lapostrophe.secours-catholique.org

caritasfrance
Secours Catholique-Caritas France

Secours Catholique Caritas France

ENSEMBLE, CONSTRUIRE UN MONDE JUSTE ET FRATERNEL